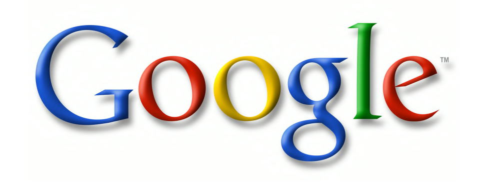



Google







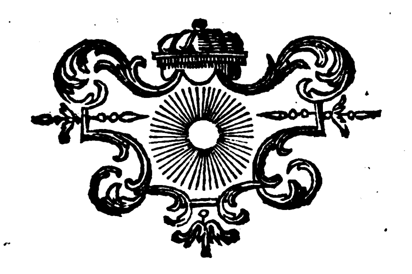
<36624320600014

B. L. angl. pag. 154.

ROMANS

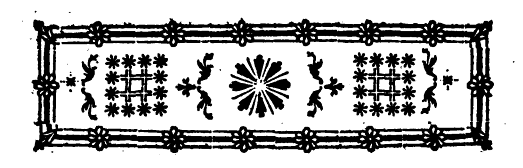
TRADUITS

DE L'ANGLOIS.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXI.



A

MONSIEUR***

TOUT ce qui eſt honnête & décent, eſt fait pour vous plaire, tout ce qui eſt ſenſible & tendre a des droits ſur votre cœur, & tout ce qui peint le ſentiment joint à la vertu me porte vers vous. Jugez avec quel plaiſir je

vous offre un Ouvrage où l'amitié est présentée sous les traits les plus respectables. Acceptez-le comme un gage du lien plein de charmes qui nous unit depuis notre enfance, & quelque foible que soit cet hommage, ne le dédaignez pas en faveur du motif.

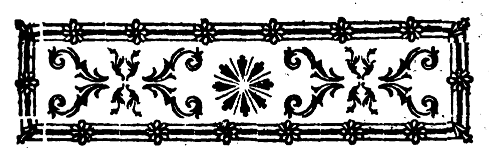
AVERTISSEMENT.

LES trois Romans Anglois dont je donne aujourd'hui la traduction, m'ont paru assez intéressans pour mériter le suffrage du public. Les deux premiers sont tirés des Lettres Persanes données en Anglois par M. Littleton, & le dernier fait partie d'un Recueil de Romans & de Pieces fugitives de Madame Behn (*). Quel-

(*) Madame Behn étoit fille d'un Gentilhomme de Cantorbery nommé M. Johnson. Elle suivit son pere en Amérique, où il fut envoyé en qualité de Gouverneur de plusieurs Isles situées aux

que différence qu'il y ait entre ces Ouvrages, quant au sujet, ils s'accordent tous trois à présenter le vice sous les traits les plus odieux, & à faire respecter la vertu. C'est un mérite au moins qu'on ne pourra pas leur refuser, & c'est celui dont les ames bien nées doivent faire le plus de cas.

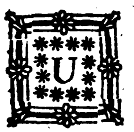
environs de Surinam. Après avoir passé plusieurs années dans ce Pays, Madame Behn revint en Angleterre & fut présentée au Roi Charles II. Elle lui rendit un compte si exact de l'état des Colonies Angloises, que ce Prince parut charmé de son esprit & de ses talens. Elle épousa quelque tems après M. Behn riche Négociant, Hollandois d'origine, & établi à Londres.



LETTRES D'UN PERSAN EN ANGLETERRE A SON AMI A ISPAHAN,

Traduites de l'Anglois.

SÉLIM A MIRZA.



N Mahométan natif d'Alep résidoit à Londres depuis quelques années en qualité d'Agent des Marchands de cette Ville. Il passoit pour Juif : on l'appelloit

Zabulon ; mais ſon vrai nom eſt Abdallah, fils d'Abdéramen. Il s'étoit découvert à moi, & j'avois contracté avec lui la plus étroite amitié ; c'eſt le plus honnête homme, le plus eſtimable & le meilleur ami que j'aie connu. Il partit il y a quelques jours : tu ſeras touché de ſa vertu, quand je t'aurai dit la cauſe de ſon départ. Il m'envoya prier la ſemaine derniere de me rendre chez lui. J'y allai ſur le champ, & je le trouvai pénétré de la plus vive douleur : Ah Sélim ! me dit-il, auſſi-tôt qu'il me vit, il faut que je vous quitte, & que j'aille m'acquitter de ce que je dois au meilleur de tous les peres.

Mon devoir eſt de tout ſacrifier pour celui de qui j'ai tout reçu. A ces mots il me montra une lettre qu'on lui avoit remiſe le jour précédent. Cette lettre m'apprit que ſon pere qui étoit Marchand, avoit été pris dans un voyage du Grand-Caire à Alep, par un vaiſſeau de l'Iſle de Malthe, & que n'étant pas en état de payer ſa rançon, il le prioit de l'acquitter pour lui. Vous ſavez, me dit-il, que je ne ſuis pas en état de donner la ſomme qu'on exige pour la liberté de mon pere. Je me ſuis donc déterminé à vendre tous mes effets, & à ne me rien réſerver pour ma ſubſiſtance, ex-

cepté ce que mon travail pourra me procurer. Mais ce n'eſt pas là le ſujet de mon affliction, la crainte de la pauvreté ne ſauroit me détourner de mon devoir; le malheureux ſort de ma femme que la perte de ma fortune expoſera à l'indigence & à la honte, eſt la ſeule cauſe de ma douleur. C'eſt pour vous prier de ne la pas abandonner que je vous ai envoyé chercher, & je vous conjure par notre amitié, par le Prophete & le Dieu que nous adorons, de ne pas me refuſer la premiere grace que je vous aie jamais demandée. Auſſi-tôt qu'il eut prononcé ces derniers mots, il ouvrit la porte

d'une chambre, & je vis une très-belle femme en habit Turc qui tâchoit de se dérober à mes regards, avec une modestie inconnue à nos Dames orientales. Viens ici Zélis, dit mon ami, & vois celui que j'ai choisi pour te protéger, celui qui dans peu doit être ton mari à la place de l'infortuné Abdallah. Alors se tournant vers moi, en pleurant amérement; voilà, s'écria-t-il, mon cher Sélim, la grace que j'ose vous demander; permettez-moi de donner ce que j'ai de plus cher, à l'homme que j'estime le plus, & qui peut seul faire son bonheur. Je suis déterminé conformément au pouvoir que

notre Loi nous accorde, de me séparer de Zélis, si vous consentez à la prendre pour votre femme. Le Sophi lui-même ne pourroit pas vous faire un présent d'un prix plus estimable. Si les charmes de sa personne ne suffisent pas pour la rendre digne de vous, sachez que les qualités de son ame & de son esprit sont plus séduisantes mille fois que ses graces extérieures. Je l'emmenai avec moi en Angleterre il y a trois ans, & depuis ce tems-là elle n'est sortie de ma maison qu'avec peine, ne desirant aucune autre compagnie que la mienne. Il n'est pas possible d'être plus heureux

avec une femme, que je l'ai été jusques à présent avec elle. La fortune la plus brillante, ni les honneurs les plus éclatans n'eussent jamais pu m'engager à me séparer d'elle. Le desir de lui épargner le malheur de partager mes infortunes, & de lui procurer un état convenable à sa naissance & à son mérite, peut seul m'y déterminer.

Il eut à peine fini ces dernieres paroles, que Zélis s'arrachant les cheveux, & arrosant son visage de ses larmes, le supplia de la maniere la plus touchante de ne pas exiger une séparation plus cruelle mille fois pour elle que tous les mal-

heurs où la pauvreté pouvoit la réduire.

Après plusieurs assurances des plus tendres & des plus passionnées de son amour & de sa constance, elle déclara à Abdallah qu'elle étoit résolue de l'accompagner à Malthe, & de courir le risque de tomber dans la derniere misere plutôt que de rester à Londres, éloignée de lui, dans l'état le plus brillant; mais il refusa absolument de l'emmener avec lui, & persista dans la résolution qu'il avoit prise de me la laisser, comme le seul moyen qui pût le mettre hors d'inquiétude. Si je l'emmenois avec moi, dit-il, je l'exposerois à des dan-

gers & à des malheurs dont la ſeule penſée me fait frémir ; mais je ſupporte encore moins celle de la laiſſer ici, au milieu d'une Nation d'Infideles, parmi des femmes qui ont ſecoüé tout-à-fait le joug de la modeſtie & de la pudeur, & environnée d'hommes qui font profeſſion de l'attaquer ouvertement dans toutes les occaſions. Votre maiſon eſt le ſeul aſyle où ſa vertu puiſſe être en ſûreté. Etant votre femme, elle ſera à couvert de toute inſulte, même dans ce ſéjour de licence & de corruption. A ces mots, Zélis réitéra ſes ſupplications, accompagnées d'un torrent de larmes. Témoin de cette

extraordinaire diſpute, je gardai quelque tems le ſilence; mais enfin voyant qu'Abdallah étoit abſolument déterminé à ſe ſéparer de Zélis, je lui dis que je l'acceptois avec plaiſir comme un tréſor commis à mes ſoins, non pour en jouir, mais pour le conſerver à mon ami, que Zélis reſteroit avec moi ſous le nom de femme, mais que je vivrois toujous avec elle comme avec ma ſœur, & qu'à ſon retour, s'il ſe trouvoit en état de la reprendre, je la lui rendrois telle qu'il me l'auroit laiſſée, ou que s'ils le deſiroient mutuellement, je l'emmenerois avec moi dans mon ſérail en Orient. Ils ſe conſolerent

un peu tous deux par cette assurance, & Zélis consentit à demeurer avec moi, puisqu'Abdallah le lui commandoit. Il s'embarqua pour Malthe la semaine suivante, avec toute la fortune qu'il possédoit, pour payer la rançon de son pere. Il me laissa si pénétré de la beauté de son action, que je lui offris de donner une partie de cette rançon. Mais il me dit que je faisois assez pour lui en prenant soin de ce qui lui étoit le plus cher dans le monde, & il refusa constamment tout autre secours de moi.



SECONDE LETTRE.

Sélim a Mirza.

LE vertueux Abdallah eſt de retour en Angleterre, après en avoir été abſent pendant quatorze mois. Je lui rendis hier ſa charmante Zélis qu'il m'avoit confiée à ſon départ, & avec laquelle j'ai vécu comme avec ma ſœur. Rien ne peut être plus touchant que le premier moment où ils ſe ſont vus après une ſéparation qu'ils craignoient qui ne fût éternelle. La poſſeſſion de la plus belle femme de l'Univers ne pourroit jamais procurer au-

tant de plaiſir que j'en ai reſſenti, en rendant heureuſes par une action d'humanité & de juſtice les deux perſonnes les plus dignes de l'être. Quand les tranſports de leur joie furent un peu modérés, je priai Abdallah de me faire le récit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il nous avoit quittés. Vous ſavez, me dit-il, que je fis voile de l'Angleterre il y a environ quatorze mois, pour aller racheter mon pere de captivité. Auſſi-tôt que je fus arrivé à Malthe, j'allai me jetter aux pieds du Grand-Maître, le ſuppliant d'accepter la rançon que j'avois apportée, & de me rendre mon pere. Il me

répondit qu'il étoit désespéré d'être dans la nécessité de me refuser, mais que la personne pour laquelle je demandois la liberté, n'étoit pas dans le cas de pouvoir être rachetée, & qu'elle étoit condamnée à mourir le lendemain. Je pensai expirer moi-même à ce récit, & desirant savoir quel étoit son crime, j'appris qu'étant hors d'état de payer sa rançon, il avoit été condamné à ramer comme un vil esclave, sans aucun égard pour son innocence & son âge; que durant un combat contre un Vaisseau Turc il avoit persuadé aux autres esclaves de quitter leur rame, & de combattre contre les Chrétiens,

mais qu'étant vaincu il avoit été amené à Malthe, & condamné à être rompu vif, pour servir d'exemple aux autres Captifs des galeres; que cette terrible sentence devoit être exécutée le lendemain, & que suivant les Loix sa vie ne pouvoit être rachetée par aucune rançon. O Ciel, dis-je alors, je ne serai donc venu de si loin que pour être témoin de la mort de mon malheureux pere, & d'une mort si pleine d'horreurs! Plût au Ciel que les vagues de la mer m'eussent englouti avant que j'eusse atteint ces funestes bords. O Abdéramen! O mon pere! De quoi te sert la tendresse de ton fils! Comment

ſoutenir nos premiers embraſſemens ? Ne te retrouverai-je que pour te dire un éternel adieu ? Pourrai-je reſter auprès de toi, & te voir livré aux plus cruels tourmens, tandis que je me flattois de t'apporter la liberté ? Hélas ! ma préſence ne ſervira qu'à augmenter ton ſupplice, & rendre (s'il eſt poſſible) l'horreur de ta mort plus affreuſe. Dans cette extrémité j'offris au Grand-Maître, non ſeulement de payer la rançon que j'avois déjà promiſe, mais de me livrer volontairement à l'eſclavage, & de ſervir toute ma vie dans les galeres, pourvu que les jours d'Abdéramen fuſſent conſervés. Il

Il parut touché de ma proposition, & sembloit pencher vers la pitié : mais un Jésuite qui étoit son Confesseur lui remontra qu'un exemple de sévérité étoit nécessaire, & qu'il ne devoit accorder le pardon à mon pere, qu'à condition qu'il renonceroit au Mahométisme, pour embrasser la Religion Catholique. Non, m'écriai-je aussi-tôt, s'il faut acheter à ce prix un petit nombre d'années malheureuses, il vaut mieux que nous périssions même tous deux, que de l'accepter : mais vous, dis-je ensuite au Prêtre, qui faites profession d'être plus saint, & par conséquent plus charitable que les

autres hommes, comment pouvez-vous chercher à mettre obstacle à la clémence de votre Prince, & vouloir le forcer à faire mourir un malheureux dont le seul crime a été l'amour que tous les hommes ont naturellement pour la liberté? Est-ce là le moyen que vous employez pour les convertir, en vous servant de la terreur des tortures & des supplices, plutôt que de la douceur & de la conviction? Mes reproches ne servirent qu'à l'enflammer davantage, & je quittai le palais du Grand-Maître dans le plus cruel désespoir. Je m'en allois à la prison voir mon pere pour la premiere & la der-

niere fois, lorsqu'un esclave Turc m'arrêta & m'ordonna de le suivre. Je le refusai d'abord, mais il m'assura d'une façon si persuasive que c'étoit pour une affaire de la plus grande importance, & d'où dépendoit la vie d'Abdéramen, que je le suivis. Il me conduisit par un chemin détourné à l'appartement d'une femme qui étoit dans le palais du Grand-Maître, où je restai jusqu'à plus de minuit sans voir personne & dans une agitation inconcevable. Enfin je vis entrer une Dame richement vêtue à la maniere des Dames de mon pays. Après m'avoir regardé attentivement pendant quelque tems, elle me

dit en ſoupirant : quoi Abdallah ! auriez-vous oublié Zoraïde, la ſœur de Zélis ? Ces paroles la rappellerent auſſi-tôt à mon ſouvenir, quoiqu'il y eût pluſieurs années que je ne l'euſſe vue. Je l'embraſſai tendrement & la priai de m'apprendre par quel hazard elle avoit été conduite à Malthe. Vous ſavez, me dit-elle, que ma famille eſt originaire de Chypre, & que je fus mariée fort jeune à un riche Marchand d'Alep: j'en eus deux enfans, un fils & une fille : je vécus très-heureuſe avec lui pendant quelques années, juſqu'à ce que les affaires de mon mari l'ayant obligé d'aller à Chypre, je lui perſuadai de

me laisser aller avec lui pour voir mes parens qui étoient dans cette Isle. Pendant notre passage un violent orage nous jetta vers le Couchant au-delà de l'Isle de Candie ; avant que nous pussions entrer dans aucun port, un Pirate Malthois nous attaqua, tua mon mari & m'emmena à Malthe. Ma beauté toucha le cœur du Grand-Maître. J'eus d'autant plus lieu d'en être surprise, que je n'en prenois aucun soin, & que je ne pensois qu'à la perte que j'avois faite. Il m'acheta du Pirate qui m'avoit fait prisonniere, & je trouvai de la consolation dans ma captivité de penser que j'étois au moins dé-

livrée de la présence de celui qui avoit trempé ses mains dans le sang de mon époux. La passion de mon nouveau maître étoit si excessive, qu'il me traitoit plutôt en Princesse qu'en esclave; il ne me refusoit rien de tout ce que je lui demandois, & ne me voyoit jamais sans me combler de présens. Vous voyez la pompe & la magnificence dans laquelle je vis, mes richesses & mon pouvoir sont sans bornes. Apprenez donc Abdallah, ce que mon amitié a fait pour vous. J'ai employé tout l'ascendant que j'ai sur mon amant pour sauver la vie d'Abdéramen. Il y a consenti, il lui accorde même sa liberté,

moyennant la rançon que vous lui avez proposée. Mais en faveur du service que je vous rends, j'espere que vous me promettrez de m'aider dans une affaire qui probablement sera accompagnée de quelques dangers. Je lui jurai qu'il n'y auroit rien que je ne risquasse pour elle, & qu'elle n'auroit qu'à commander. Vous sçaurez, dit-elle, ce que j'exige de vous quand le tems arrivera de le mettre à exécution. Jusqu'à ce jour restez à Malthe, & attendez mes ordres. A ces mots elle me remit la grace de mon pere scellée du Grand-Maître, & m'ordonna de la porter aussi-tôt à Abdéramen. J'étois si trans-

porté que je ne m'arrêtai même pas pour la remercier. Je ne courus pas, je volai à la prison où mon pere étoit renfermé, & montrant aux gardes l'ordre que j'apportois, je fus admis dans son cachot. Ce bon vieillard y étoit étendu, n'attendant plus que la mort; & croyant que c'étoient les bourreaux qui venoient le chercher pour l'emmener au lieu où se devoit faire l'exécution, il s'évanouit aussi-tôt qu'il me vit, avant que j'eusse eu le tems de me faire reconnoître & de lui dire l'heureuse nouvelle que je lui apportois. Tandis qu'il étoit dans cet état d'insensibilité, je déliai ses chaînes & je le portai

hors de la prison. Après plusieurs secours inutiles, je le fis enfin revenir. O mon pere, lui dis-je dès qu'il eut récouvré ses sens, ne reconnoissez-vous pas votre fils Abdallah ? il est arrivé assez heureusement pour vous sauver la vie, il a obtenu votre pardon & vous a racheté de la captivité. La surprise & la joie qui le saisirent à ma vue & à mes paroles, furent trop soudaines & trop violentes pour son âge & sa foiblesse, il ne put les supporter. Il fit quelque tems des efforts pour me répondre ; mais à la fin me serrant étroitement entre ses bras, & proférant quelques mots mal articulés, il tomba

& expira sur mon sein. La raison m'abandonna dans ce moment : je perdis tout courage, & me roulant dans la poussiere, je remplis le Ciel de mes cris, je déplorai amérement la précipitation avec laquelle je lui avois annoncé tant d'heureuses nouvelles à la fois, au lieu de les lui apprendre par degré. Peu de tems après le jour parut, & le peuple étant informé de mon malheur, s'amassa en foule autour de moi. Le Grand-Maître lui-même ayant pitié de mon état, me dit qu'il me permettoit d'emporter le corps de mon pere à Alep, & me fit grace de la rançon que je lui avois offerte. Je fus très-

reconnoiſſant de cette faveur, & je me ſerois embarqué immédiatement pour le Levant, ſi je n'euſſe été arrêté par la promeſſe que j'avois faite à Zoraïde.

Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que j'entendiſſe parler d'elle, & j'avois même déja arrêté un petit vaiſſeau, & mis ſur mon bord le corps d'Abdéramen, quand je fus réveillé pendant la nuit par Zoraïde habillée en homme. Elle me dit qu'elle venoit pour me faire reſſouvenir de la promeſſe que je lui avois faite. Je lui demandai auſſi-tôt ce qu'elle exigeoit de moi : de m'emmener à Alep, me répondit-elle ; je veux aller y revoir encore une fois

mes enfans, & les enrichir des tréſors que j'ai reçus de mon amant ; tous ces biens me ſont inutiles ſans eux, & au milieu de la ſplendeur & des plaiſirs je vis dans une affliction perpétuelle d'en être ſéparée ; mon cœur en eſt déchiré ſans ceſſe, & ne me laiſſera jouir d'aucun inſtant de paix juſqu'à ce que je leur ſois rendue dans mon heureuſe patrie. En diſant ces mots, elle me montra quelques bagues & une caſſette remplie de bijoux d'un grand prix. J'exige, Abdallah, que vous mettiez à la voile dès cette nuit, & que vous m'emmeniez avec vous ; le tems eſt orageux, mais cette circonſtance

ſervira à favoriſer notre évaſion, & j'aime mieux riſquer de périr ſur la mer que de vivre plus long-tems éloignée de ma famille. La reconnoiſſance que je conſervois du ſervice qu'elle m'avoit rendu, me fit conſentir à ce qu'elle deſiroit, quelque périlleux qu'il me parût. Comme j'avois permiſſion du Grand-Maître de partir auſſi-tôt que je le jugerois à propos, je mis ſur le champ à la voile ſans aucun empêchement; comme le vent ſouffloit du bord avec force, en peu de tems nous fumes hors la vue des côtes de Malthe. La mer fut ſi groſſe pendant deux ou trois jours, que nous crûmes

qu'il feroit impoffible à notre barque d'aller plus avant; mais à la fin l'orage fe calma, & pourfuivant notre voyage avec un très-bon vent, nous arrivâmes fans accident dans le port de Scanderoon.

Zoraïde fut tranfportée de joie de penfer qu'elle étoit fi proche d'Alep & de fes enfans. Elle m'embraffa de la maniere la plus tendre, & m'exprima fa reconnoiffance du fervice que je lui avois rendu au-delà de ce qu'il méritoit. Mais quel fut fon défefpoir & fa douleur, quand des gens de Scanderoon nous eurent dit que la pefte étoit à Alep, & avoit détruit le tiers de fes habi-

tans? Ah! malheureuse Zoraïde, s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes, que sont devenues maintenant toutes tes espérances! tu devois être heureuse en revoyant tes enfans, & peut-être ils ne sont déja plus, ou s'ils vivent encore ce n'est que dans la cruelle attente de mourir à chaque instant avec le reste de leurs concitoyens. Peut-être dans ce moment commencent-ils à sentir les premieres atteintes de cette affreuse maladie, & ils auroient besoin du secours de leur mere, étant abandonnés de tous leurs amis. C'est ainsi qu'elle s'abandonnoit à son désespoir & qu'elle se livroit aux craintes les

plus terribles, en tournant ſouvent ſes yeux vers Alep. Je lui dis toutes les choſes que je pus imaginer pour adoucir ſa douleur; mais elle ne voulut recevoir aucune conſolation. Le lendemain matin les eſclaves que j'avois mis auprès d'elle vinrent me dire qu'elle s'étoit échappée ſans doute pendant la nuit, & qu'ils ne l'avoient plus retrouvée à la pointe du jour; ils m'apportoient en même tems une lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenoit que n'ayant pas le courage de ſoutenir l'incertitude où elle étoit ſur le ſort de ſes enfans, elle s'étoit dérobée pendant la nuit, qu'elle étoit partie pour

pour Alep dans le deſſein de partager leur danger ; que ſi elle & ſa famille échappoient à la peſte, elle me donneroit de ſes nouvelles, mais que ſi elle perdoit ſes enfans, elle étoit réſolue de ne leur pas ſurvivre. Elle ajoutoit qu'elle me laiſſoit une boëte de diamants de la valeur de deux mille piſtoles, ce qui faiſoit à peu près la quatrieme partie des bijoux qu'elle avoit rapportés de Malthe par mon ſecours. Vous pouvez vous imaginer quelle affliction je reſſentis à la lecture de cette lettre ; je réſolus de reſter à Scanderoon juſqu'à ce que j'euſſe reçu de ſes nouvelles. Malgré le deſir extrême que

j'avois de revoir Zélis, j'attendis cinq ſemaines avec grande impatience, quand à la fin nous reçumes avis que la peſte étoit ceſſée, & le commerce rétabli avec Alep. Je partis immédiatement pour aller revoir ma ville natale; mais hélas! ce ne fut qu'avec douleur que je la revis, après une ſi affreuſe calamité: mon premier ſoin fut de m'informer ce qu'étoient devenus Zoraïde & ſes enfans. On me mena auſſi-tôt chez elle, où je trouvai ſon fils qui pouvoit avoir environ ſeize ans. Dès qu'il eut appris qui j'étois, il ſe mit à pleurer, & me dit qu'il avoit eu le malheur de perdre ſa mere & ſa ſœur. Je mêlai bien ſincére-

ment mes larmes aux siennes, & lui offris de lui rendre les bijoux qu'elle m'avoit donnés. Non Abdallah, me dit-il, je suis assez riche des biens que j'ai de mon pere & de Zoraïde ; mais ces richesses ne sauroient me consoler de la perte de ma mere, & le tems ne pourra jamais effacer de mon souvenir la tendresse extrême qu'elle m'a témoignée & qui a été la cause de sa mort. O Abdallah ! quelle mere ai-je perdue ! & de quelle amie êtes-vous privé ? Quand elle arriva ici de Scanderoon, continua-t-il, nous crûmes ma sœur & moi voir un fantôme ; mais quand nous l'eumes reconnue,

nos cœurs furent pénétrés de la joie & de la tendresse la plus vive. Hélas ! cette joie fut de courte durée. Le troisieme jour après son arrivée je me trouvai attaqué de la peste, elle ne quitta pas un moment le chevet de mon lit pendant ma maladie, & je ne dois mes jours qu'aux soins qu'elle prit de me les conserver: soins funestes & pour elle & pour ma sœur , car toutes deux gagnerent ma maladie en me gardant ; les fatigues qu'elles avoient essuyées ayant épuisé leur tempérament déja naturellement foible, elles n'eurent pas assez de forces pour y résister comme moi : ma sœur mourut la premiere, & Zoraïde ne tarda

pas à la ſuivre. Quand elle ſe vit prête d'expirer, elle m'appella, & m'ordonna de tâcher de vous trouver à Scanderoon, & de vous remettre les effets qu'elle avoit deſtinés pour ma ſœur, dont le prix pouvoit monter à cinq mille pieces d'or. C'eſt, me dit-elle, la plus légere marque de ſouvenir que je puiſſe donner à l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus au monde. Elle ajouta qu'elle me recommandoit à vous, vous ſuppliant de prendre ſoin de moi, pour l'amour d'elle & de ſa ſœur Zélis. Les larmes le ſuffoquerent à cet inſtant, & il n'eut pas la force d'en dire davantage. J'acceptai

le legs & fis la plus grande diligence pour m'acquitter dignement de la confiance qu'elle avoit eue en moi. Mon premier ſoin fut d'enterrer Abdéramen avec toute la pompe que nos coutumes admettent. Enſuite je me livrai entiérement à l'arrangement des affaires de mon pupile & des miennes. Dès qu'elles furent finies je m'embarquai ſur un vaiſſeau Anglois qui m'a amené juſqu'ici ſans aucun accident. Je jouis maintenant d'une fortune ſuffiſante pour Zélis & pour moi, & je n'ai rien de plus à demander au Ciel, mon cher Sélim, qu'une occaſion de vous prouver ma reconnoiſſance du ſervice important que vous m'avez rendu.



HISTOIRE *DE POLYDORE* ET D'EMILIE.

Traduite de l'Anglois.

SOus le regne de Charles premier, Roi d'Angleterre, deux Gentilshommes, dont je cacherai les véritables noms ſous ceux d'*Acaſte* & de *Septimius*, habitoient leurs terres ſituées dans le Comté d'York. Ils étoient voiſins; leur amitié née dès leur enfance s'étoit fortifiée avec l'âge. Acaſte avoit un fils unique nommé *Polydore*, & Septimius une

fille unique qui s'apelloit *Emilie.* Quoique Polydore ne fût âgé que de quatorze ans, & Emilie de douze, leurs parens desiroient si ardemment de contracter entre eux une alliance, & de réunir par ce moyen leurs terres qui se joignoient, qu'on se pressa de les marier, avant qu'ils eussent atteint l'âge prescrit par les loix, & qu'ils fussent en état de comprendre la force de leur engagement. Aussi-tôt que la cérémonie fut faite, ils envoyerent Polydore voyager dans les Cours étrangeres, pour achever de perfectionner la bonne éducation qu'il avoit déja reçue. Après qu'il eut passé quatre ans tant en Fran-

ce qu'en Italie, la mort de ſon pere l'obligea de retourner en Angleterre. Emilie qui étoit pour lors âgée de ſeize ans, commençoit à trouver l'abſence de Polydore trop longue, & le reçut avec une grande joie. Elle avoit entendu faire beaucoup d'éloges de ſon eſprit par ceux qui l'avoient connu pendant ſes voyages, & quand elle le vit elle trouva dans ſa figure tant de nobleſſe & tant de graces, qu'elle ſe regarda comme la plus heureuſe de toutes les femmes d'être la ſienne : mais les ſentimens de Polydore pour elle étoient très-différens ; ſon goût pour l'indépendance lui donnoit de l'éloi-

gnement pour une femme qui n'étoit pas de ſon choix ; il ſe plaignoit que ſon pere avoit profité de ſa jeuneſſe pour lui faire prendre un engagement involontaire ; il avouoit cependant qu'il n'avoit point de répugnance pour la figure ni pour le caractere d'Emilie, mais il inſiſtoit toujours ſur la liberté du choix. Il déclara donc qu'il regardoit ſon mariage comme forcé, & par conſéquent nul ; en un mot il refuſa abſolument de le conſommer malgré toutes les remontrances & les prieres de ſes amis & la tendreſſe d'Emilie, qui fit en vain tous ſes efforts pour vaincre l'averſion de ſon mari. Laſſe

enfin de voir ſon empreſſement rejetté, l'orgueil naturel à ſon ſexe lui fit deſirer de ſe ſéparer de lui. Ils ſe réunirent donc pour obtenir la diſſolution de leur mariage. Le Parlement ſiégeoit alors, l'affaire y fut préſentée, & l'on crut qu'il ſeroit fort aiſé de faire caſſer ce mariage lorſque les deux parties intéreſſées le demanderoient: mais les Evêques s'y oppoſerent fortement, comme étant une infraction à la Loi de Dieu, parce que cette Loi, ſuivant ce qu'ils diſoient, n'admettoit le divorce que dans le ſeul cas de l'adultere : on leur repréſenta que le mariage n'ayant point été conſommé, les

loix pouvoient détruire leur engagement, que l'averſion de Polydore pour Emilie étoit invincible & incompatible avec les obligations qui lui étoient impoſées, & qu'ainſi il n'étoit pas prudent à des Miniſtres de l'Egliſe de les expoſer à une tentation évidente de manquer à leur ferment. Rien auſſi ne paroiſſoit plus injuſte que de condamner Emilie à un célibat perpétuel, ſous l'apparence d'un mariage qui n'ayant aucun effet, n'étoit qu'une pure illuſion. Ces argumens paroiſſoient convainquans pour tout l'Univers, excepté pour les Evêques qui perſiſterent dans leur unanimité ac-

coutumée. Ils furent si puissants par la faveur de la Cour, que leur conclusion l'emporta dans la Chambre des Pairs, & l'infortuné Polydore & Emilie furent déclarés n'être *qu'une seule chair*, quoiqu'il n'y eût jamais eu entre eux aucune union ni de corps ni d'esprit. Polydore immédiatement après rendit la dot d'Emilie à son pere, avec une ferme résolution de ne la revoir jamais. Son naturel obstiné fut irrité par la contrainte qui lui avoit été imposée, & il se fit une gloire de montrer à l'Univers qu'il n'y avoit nul pouvoir, soit ecclésiastique, soit civil, qui pût l'obliger à remplir les obligations d'un

mariage contracté contre son inclination.

La malheureuse Emilie se retira dans la maison de son pere, & tâcha par une longue absence d'oublier que son mari lui avoit plû, ou qu'il l'avoit offensée. Deux ans après la guerre civile éclata entre le Roi & le Parlement. Polydore étoit si furieux contre les Evêques qui s'étoient opposés à son divorce, que ce motif le détermina à se déclarer pour le Parlement & à prendre les armes contre le Roi. Septimius, pere d'Emilie, étoit zélé Royaliste, & sa haine pour Polydore y contribua beaucoup. Effectivement il étoit difficile que

deux ennemis aussi irréconciliables combattissent pour la même cause. Dans le courant de la guerre, le Roi étant vaincu, les biens du plus grand nombre de ceux qui avoient été de son parti furent confisqués, & Septimius ayant été un des plus attachés à ce parti, fut aussi un de ceux qui souffrirent le plus. Il fut forcé de se retirer en France avec ce qu'il put sauver des débris de sa fortune, & emmena avec lui Emilie. Dans le même tems l'armée du Parlement commença à se partager en différentes factions. Cromwell à la tête des indépendans s'acquit par degré une telle autorité, que le rôle de Presby-

térien ne fut pas long-tems digne de lui. Polydore qui étoit dévoué à cette Secte, se défit de sa commission pour quelques mécontentemens, & heureusement pour sa réputation, n'eut point de part à ces procédés violens qui se terminerent enfin par le plus horrible de tous les attentats dans la personne du Roi & le bouleversement de toutes les anciennes Constitutions du Royaume. Polydore demeura oisif pendant quelques années. Mais à la fin las d'une vie qui s'accordoit si mal avec sa vivacité naturelle, il se détermina à aller servir dans les Pays-Bas sous le grand Prince de Condé.
Ce

Ce Prince dans l'année 1654. commandoit l'armée Espagnole contre la France. Deux raisons engagerent Polydore à prendre ce parti ; premiérement le desir d'apprendre son métier sous un Général d'une aussi grande réputation, & secondement parce que Cromwell avoit refusé d'entrer dans l'alliance de ce Prince, quoiqu'elle eût été favorable aux intérêts de l'Angleterre. Il trouva le grand Condé occupé au siege d'Arras, & fut reçu de lui avec les plus grandes marques d'estime. Pendant le siege il signala souvent son courage, & soutint très-bien l'opinion qui étoit répandue dans toute l'Eu-

rope de la valeur des troupes du Parlement d'Angleterre : mais le Maréchal de Turenne avec La Ferté & d'Hoquincourt ayant attaqué les assiégeans dans leurs lignes, secoururent Arras, & auroient détruit l'armée Espagnole, si le Prince de Condé ne l'avoit sauvée par une retraite qu'on regarda comme une des plus grandes actions de sa vie. Dans cette bataille Polydore fut fait prisonnier & envoyé à Paris avec plusieurs autres Officiers Espagnols, pour y rester sur leur parole, jusqu'à ce qu'on eût payé leur rançon, ou qu'ils eussent été échangés. Pendant le voyage il contracta une grande amitié avec

le Comte d'Aguilard Brigadier dans le Régiment du Comte de Fuensaldagne, un des premiers Seigneurs d'Espagne. Comme ils voyagerent ensemble plusieurs jours, ils se raconterent l'un à l'autre les différens incidens de leur vie. Polydore fit part à Aguilard de l'histoire de son mariage avec Emilie, & déclama avec beaucoup de chaleur contre la folie d'unir deux personnes qui ne souhaitoient rien plus ardemment de part & d'autre que d'être libres. Il n'y a point de doute, dit le Comte, que cela ne soit très-absurde; mais je vous avoue que je ne trouve rien en général de raisonnable ni de sensé.

dans le mariage : je ne sais comment les autres hommes en pensent, mais pour moi il me paroît affreux & contre nature d'être réduit à une seule femme, quelqu'aimable qu'elle nous paroisse. Si j'eusse choisi une femme librement, répondit Polydore, je lui eusse toujours été fidele, & c'eût même été avec plaisir ; mais de prendre un engagement contre mon gré pour toute ma vie, j'irois plutôt ramer sur les galeres, que de m'y soumettre jamais. Vous êtes dans l'erreur, mon cher Polydore, repliqua le Comte, en vous imaginant qu'il est si aisé d'être constant même pour une femme qu'on a choisie.

J'ai quelque expérience sur ce point, & je sais que ce premier choix n'est bon que jusqu'à ce que l'on en ait fait un second. Pour vous le prouver il me suffira de vous faire l'histoire de mes amours; & afin que vous ne pensiez pas que c'est un roman que je vous raconte, je commencerai par où les romans finissent toujours, c'est-à-dire, par l'article de mon mariage. Je fus marié à vingt-quatre ans à une fille de condition que je choisis pour son esprit & sa beauté, sans m'embarrasser de sa fortune qui étoit fort médiocre. Les quatre premieres années que nous vécumes ensemble furent les plus

heureuſes que j'aie paſſées de ma vie. Je conſervois toute l'ardeur d'un amant, jointe à la liberté & à la tendreſſe d'un époux ; ma femme m'aimoit encore plus, s'il eſt poſſible, que je ne l'aimois, & ſi je ne l'euſſe quittée que lorſqu'elle m'en eût donné ſujet, je crois que je lui aurois été fidele juſqu'à ce jour : mais je n'étois pas ſuſceptible d'une plus longue conſtance. Tous ſes charmes m'étoient devenus ſi familiers, qu'il n'étoit plus poſſible qu'ils puſſent me faire la moindre impreſſion, & la ſatiété ne me laiſſoit plus de deſirs. Je vécus de cette maniere inſipide pendant quinze mois qui me parurent quinze années.

Enfin la vue d'une parente de ma femme qui vint fort à propos loger chez moi, me fit sortir de ma léthargie. C'étoit une fille de dix-huit ans, d'une grande beauté. On ne la faisoit sortir du couvent que pour la marier. A peine connoissoit-elle les choses les plus communes, mais elle avoit une pénétration naturelle qui lui tenoit lieu d'expérience. Le peu d'usage qu'elle avoit du monde engagea la Comtesse d'Aguilard à la garder avec elle quelque tems avant qu'on la mariât. Je pensai que mes instructions pourroient lui être aussi utiles que celles de ma femme, pour lui apprendre la conduite qu'elle de-

voit tenir dans la vie privée. J'eus le bonheur de les rendre plus agréables ; elle m'aimoit de plus en plus à chaque leçon, & à mesure que sa passion croissoit pour moi, elle concevoit une plus grande aversion pour celui qu'on lui destinoit. En effet il n'étoit pas digne d'être aimé, car il étoit bourru, stupide, vieux & bigot, ne s'occupant jour & nuit qu'à prier Dieu ou à gronder. Les parens & les amis communs pressoient la conclusion du mariage, & cette jeune personne malgré son aversion ne put résister à leurs importunités. Cependant pour me consoler, elle me fit entendre avec beaucoup

de grace, qu'elle me ſacrifieroit ſes premieres faveurs en dépit d'eux, & que ce ſeroit la nuit même de ſes noces. Je lui repréſentai l'impoſſibilité d'exécuter une telle promeſſe, ſur-tout dans cette circonſtance: mais elle me dit de me fier à la conduite qu'elle tiendroit, & que je ſerois ſatisfait. La nuit de ſes noces arriva, & quand la compagnie ſe fut retirée, le Marié fut fort ſurpris de voir ſa nouvelle épouſe fondre en larmes. Il la ſupplia de lui dire la cauſe de ſon affliction, mais elle le lui refuſa, à moins qu'il ne lui jurât que lorſqu'il la ſauroit, il la feroit ceſſer. Le pauvre homme dans l'excès de ſon

amour, l'assura qu'il n'y avoit rien dont il ne fût capable pour la satisfaire, pourvu que cela ne fût point contraire à l'honneur & aux préceptes de la Religion. Non, dit-elle ; ce que j'ai à exiger de vous est extrêmement louable de toute façon ; car c'est seulement de me permettre d'accomplir un vœu que j'ai fait dans une grande maladie où ma vie fut en danger. A Dieu ne plaise, ma chere enfant, repliqua-t-il, que je vous empêche d'exécuter un vœu sacré, au hazard de perdre votre ame. Eh bien, dit-elle, je vous avouerai donc que j'ai fait vœu que si je revenois en santé & que je me mariasse, je

consacrerois la premiere nuit de mes noces à la sainte Vierge, en la passant dans le lit de ma femme de chambre la vertueuse Isabelle ; & cette nuit même pendant que je dormois, la sainte Vierge m'est apparue dans un rêve, en me menaçant d'une plus grande maladie encore que celle dont je suis échappée par son secours, si je manquois à ma parole. Il n'y a point de doute, repliqua son mari, que la sainte Vierge ne doive m'être préférée ; ainsi ma chere, je vous souhaite une bonne nuit. Il est bon que vous sachiez que cette vertueuse Isabelle étoit dans la confidence de tous les secrets de sa

maîtresse, & nous avoit très-bien servis pendant tout le cours de notre intrigue. En conséquence la nouvelle mariée fut se coucher dans le lit de sa femme de chambre qui avoit pris soin de m'informer de ce dessein, & m'avoit caché dans un cabinet qui tenoit à sa chambre. Aussi-tôt que tout le monde fut endormi, j'en sortis pour prendre la place d'Isabelle, & je reçus l'effet d'une promesse trop peu attendue pour la voir exécuter. La singularité de cette aventure me charma si fort, que je ne pus pas m'empêcher de la découvrir au Duc de l'Infantade, le plus intime de mes amis : il fut très-reconnois-

ſant de la confidence que je lui faiſois, & pour m'en récompenſer, il me trahit ſur le champ, en allant le dire à ma femme, dont probablement il avoit été long-tems amoureux ſans ſuccès: comme il penſoit que ſa tendreſſe pour moi étoit le plus grand obſtacle à ſes deſirs, il eſpéra la détruire en la convainquant de mon infidélité. Mais quoique cette nouvelle déchirât ſon cœur, elle ne fut pas capable de la faire changer. Elle me reprocha ma faute de la maniere la plus propre à la faire paroître inexcuſable: Je pourrois me plaindre, me dit-elle tendrement, de l'affront que vous m'avez fait en ſéduiſant une

de mes parentes ; mais hélas ! je ne ſuis ſenſible qu'à l'injure que vous avez faite à mon amour. Vous êtes dégoûté de moi, & je ſens qu'il m'eſt impoſſible de regagner votre cœur, puiſque la ſeule raiſon de votre dégoût ne vient que de ma qualité de femme, & qu'elle durera toujours. Si je vous avois offenſé par ma conduite ou par mes diſcours, je pourrois les réformer ; mais c'eſt une faute qui en dépit de tous mes ſoins ne ſera qu'augmenter chaque jour. Je tâchai de la tranquilliſer par l'aſſurance de ma fidélité à l'avenir, & réellement j'étois ſi touché de ſes reproches, que je penſois ſincérement à lui

tenir parole ; mais nos penchans dépendent bien peu de nous, & mes résolutions céderent bientôt aux charmes de la Comtesse Altamira (c'étoit le nom de ma maîtresse) une des plus belles femmes de la Cour, mais la plus vaine, la plus intéressée, & dont la conduite étoit la plus indécente. Elle ne cherchoit à me retenir dans ses fers que pour avoir le plaisir de mortifier ma femme avec qui elle avoit eu quelques disputes sur des préséances ou des ajustemens. Son avarice étoit égale à son orgueil, & elle me faisoit payer chérement ses faveurs, quoique son mari fût un des hommes des plus riches de

toute l'Eſpagne. Je n'allois jamais chez elle ſans lui porter quelque préſent, & ma fortune commençoit à en ſouffrir. Cependant j'étois ſi amoureux d'elle, que quoique je la mépriſaſſe intérieurement je ne pouvois pas m'empêcher de l'aimer à la folie. Un jour que je vins la voir, après une abſence qui n'avoit fait qu'irriter mes deſirs, elle me reçut avec une froideur & une mauvaiſe humeur qui me déſeſpérerent au-delà de toute expreſſion. Je la conjurai de m'en dire la cauſe, elle me répondit que la derniere fois qu'elle avoit été à la Cour, elle avoit vu la Comteſſe d'Aguilard avec un collier de

de diamans que je lui avois donné le jour précédent; que c'étoit l'insulter que de faire de tels présens à une autre femme, dans le tems que je lui jurois qu'elle seule possédoit mon cœur; qu'elle étoit déterminée à ne le plus souffrir, & que puisque j'étois devenu si bon mari, elle ne pouvoit pas s'empêcher de se reprocher de troubler notre félicité conjugale. Je lui offris toutes les satisfactions qu'elle pouvoit desirer, & elle eut l'impudence de me dire que rien ne pouvoit la satisfaire que d'ôter ce collier à ma femme pour le lui donner. Je la suppliai d'en accepter un autre d'un plus grand prix; mais elle repliqua

que son honneur y étoit intéressé, qu'en un mot elle vouloit ce collier, & qu'elle n'en vouloit point d'autre. Vaincu par ses importunités j'allai chez moi; je pris le collier de ma femme sans qu'elle s'en apperçût; je le portai sur le champ à la Comtesse Altamira, en lui faisant promettre solemnellement d'avoir grand soin que ma femme ne sût jamais qu'il étoit en sa possession. Trois jours après on vint me dire que la Comtesse d'Aguilard s'étoit évanouie dans l'anti-chambre de la Reine, & étoit allée ensuite en grand désordre chez sa mere la Comtesse de Pacheo; j'y courus aussi-tôt avec une telle

frayeur, que je fus comme convaincu que je l'aimois plus que je ne pensois: mais concevez quelle fut ma confusion, quand elle m'apprit que son évanouissement n'avoit été causé que par la vue de son collier au col de la Comtesse Altamira. Elle ajouta que la façon dont ce collier lui étoit parvenu, n'étoit plus un mystère pour elle ni pour personne, & que pour s'épargner la mortification de quelque autre affront public, plus dur encore à supporter que ce dernier, elle étoit déterminée à ne pas demeurer davantage avec moi, & à me laisser la liberté de suivre mes inclinations. Je mis en usage toute

mon éloquence pour l'engager à revenir chez moi, mais elle demeura inflexible, & ne répondit autre chose à toutes mes protestations, sinon que, si sa conduite passée n'avoit pas été capable de fixer mon cœur, elle désespéroit d'en pouvoir jamais venir à bout dans la suite. Après avoir vécu séparé d'elle durant l'espace de six mois, mon Régiment eut ordre d'aller en Flandres & je fus bien aise de trouver une occasion de quitter Madrid où le regret de sa séparation me causoit un tel désespoir, que j'étois hors de moi-même. Depuis mon arrivée à l'armée, je lui ai écrit trois ou quatre lettres; mais elle n'a pas

daigné me répondre, & j'ai lieu de croire que ſon courage lui a fait enfin ſurmonter ſon amour. Pour moi je tâche de me diſſiper le mieux qu'il m'eſt poſſible avec d'autres femmes, & je deſire fort mon cher Polydore, que nous puiſſions toujours être confidens réciproques de toutes les intrigues que nous pourrons avoir pendant notre ſéjour en France. Polydore le remercia de la confiance qu'il vouloit bien avoir en lui, & l'aſſura que de ſon côté il n'auroit aucune réſerve. Auſſitôt qu'ils furent à Paris, ſon premier ſoin fut de s'informer de ce qu'étoient devenus Septimius & Emilie dont il n'avoit point eu

de nouvelles depuis plusieurs années. On lui dit que Septimius étoit mort, & que sa fille avoit quitté Paris. Sa curiosité lui fit écrire à ses amis en Angleterre pour apprendre d'eux si elle n'y étoit point. On lui manda qu'on croyoit qu'elle étoit morte en France, n'ayant point entendu parler d'elle depuis très-long-tems. Polydore fut extrêmement aise de cette nouvelle, & se trouva très-heureux d'être veuf, quoique le personnage de mari ne lui eût pas causé beaucoup d'embarras. Les deux amis ne resterent pas long-tems à Paris sans être échangés pour quelques Officiers François qui avoient été faits prison-

niers par le Prince de Condé. Ils retournerent à l'armée ; mais la saison ne permettant pas de faire la guerre, ils convinrent ensemble de passer leur hyver à Bruxelles, à la Cour de l'Archiduc. Ils n'y avoient pas encore été un mois, qu'Aguilard fit confidence à son ami qu'il étoit amoureux d'une Dame Françoise qui menoit une vie très-retirée, qu'elle croyoit devoir aux circonstances où elle se trouvoit, qu'il l'avoit vue deux ou trois fois par le moyen d'une femme dans la maison de laquelle elle logeoit, & qu'il avoit gagné cette femme par une somme d'argent assez considérable. Il ajouta qu'il

vouloit la lui faire voir la premiere fois qu'il iroit chez elle ; en conséquence ils allerent ensemble chez Mademoiselle d'Alincourt (c'étoit le nom de la nouvelle maîtresse d'Aguilard.) A leur arrivée Mademoiselle d'Alincourt parut fort surprise, changea de couleur & demeura interdite. Le Comte allarmé de ce désordre, soupçonna que quelque autre amant étoit avec elle avant qu'il entrât, & lui dit qu'il étoit bien fâché d'avoir si mal pris son tems. Elle tâcha de cacher son trouble, & lui repliqua qu'elle le voyoit toujours avec plaisir, mais que la personne qu'il avoit amené avec lui avoit

tant de reſſemblance avec un de ſes freres qui avoit été tué en Flandres, qu'elle avoit été extrêmement frappée à ſa vue : elle ajouta que ſi cet Etranger reſſembloit à ſon frere du côté de l'eſprit, comme il lui reſſembloit par la figure, elle ſeroit charmée de faire connoiſſance avec lui. Elle dit ces paroles avec un tel air de ſincérité, que le Comte ſe perſuada aiſément que ſa jalouſie avoit été ſans fondement. Après quelques diſcours généraux, elle s'adreſſa particuliérement à Polydore & lui demanda combien il avoit paſſé de tems au ſervice d'Eſpagne; elle lui fit pluſieurs autres queſtions plus particulie-

res, qui sembloient prouver un extrême desir de le mieux connoître. Polydore en fut fort aise, dans l'espérance de mieux servir son ami, & le Comte qui n'en étoit point jaloux fit tous ses efforts pour les lier d'amitié, dans l'espérance que cette liaison tourneroit à son avantage. Le soir quand les deux amis furent de retour chez eux, Aguilard demanda à Polydore ce qu'il pensoit de l'esprit & de la figure de Mademoiselle d'Alincourt: mieux du premier que du dernier, lui répondit-il, quoique l'un & l'autre soient fort agréables. Je ne puis m'empêcher de penser, continua-t-il, que son

visage n'est pas nouveau pour moi ; mais je ne puis me rappeller où je l'ai vue, à moins que ce ne soit à Paris, lorsque j'étois garçon. Vous ferez bien de cultiver cette connoissance, repliqua le Comte, & pour en avoir l'occasion, chargez-vous d'aller demain matin lui faire mes excuses de ce que je ne la verrai pas, comme j'en avois dessein, étant obligé d'aller chasser avec l'Archiduc. Je connois assez mon cher Polydore, pour être certain qu'il emploiera tout son esprit & toute son éloquence à faire valoir la passion de son ami, & tandis qu'il sera avec ma maîtresse j'aurai moins d'inquiétude.

& de chagrin d'en être ſéparé. Polydore lui promit de lui rendre tous les ſervices qu'il pouvoit attendre de lui. Le lendemain il alla chez Mademoiſelle d'Alincourt, & s'étendit beaucoup ſur les louanges d'Aguilard, pour découvrir ce qu'elle penſoit de lui. Elle lui répondit dans des termes dictés par une froide eſtime, mais elle ne lui dit rien qui pût faire penſer qu'elle avoit de l'amour pour lui. Il tâcha alors de lui perſuader la violence de la paſſion du Comte, mais elle l'aſſura que c'étoit là le ſeul article ſur lequel elle ne ſe ſoucioit point d'entendre parler de lui. Il retourna chez ſon ami entié-

rement découragé par ces paroles, & lui dit qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour lui. Le Comte lui montra une lettre qu'il venoit de recevoir dans le moment même de ſa confidente, la maîtreſſe de la maiſon, qui lui conſeilloit de ne pas penſer davantage à gagner Mademoiſelle d'Alincourt par une timidité reſpectueuſe, mais de lui offrir un établiſſement que la médiocrité de ſa fortune pourroit lui faire accepter. Cette propoſition, dit Polydore, pourroit peut-être réuſſir : car j'ai découvert dans la converſation que j'ai eu avec elle, que par une longue ſuite d'infortunes elle avoit été réduite à une condition

beaucoup au-dessous de sa naissance. Ils conclurent donc de tenter si l'on pourroit la séduire par des présens, & Polydore fut le porteur d'une lettre qui contenoit une offre très-considérable. Elle la lut, regarda Polydore quelque tems sans proférer un seul mot, & tout-à-coup fondit en larmes. Je pensois, dit-elle dès que les premiers mouvemens de sa douleur furent un peu calmés, qu'il n'étoit pas au pouvoir de ma destinée de me rendre plus malheureuse que je n'étois; mais je vois avec étonnement que mes malheurs m'ont encore plus avilie que je n'aurois pu le prévoir, puisque deux personnes dont je

désirois d'obtenir l'estime, pensent si bassement de moi, que d'imaginer que je sois capable de recevoir de telles lettres; mais sachez, Monsieur, que l'adversité n'a point dégradé mon ame, & que mon courage est supérieur à tous les affronts que votre sexe peut me faire. Si vous ne vous étiez pas banni vous-même de chez moi en vous chargeant du scandaleux emploi de tâcher de me séduire par une offre si honteuse, j'aurois été charmée de vous voir souvent; mais l'indécence de votre proposition ne me permet pas de vous recevoir davantage, & je vous prie de dire à votre ami

pour réponse à sa lettre, que je me donnerois plutôt à un homme de la plus basse extraction, que de me vendre à un Prince. Polydore fut extrêmement frappé de cette réception. Chaque mot que prononçoit Mademoiselle d'Alincourt lui perçoit le cœur, & il la regardoit comme un miracle de vertu dont il n'avoit eu aucune idée jusqu'à ce moment. Il retourna chez le Comte dans une grande confusion, & lui fit le récit du mauvais succès de sa commission. Aguilard plus amoureux d'elle que jamais écrivit à Mademoiselle d'Alincourt la lettre la plus soumise pour obtenir son pardon, mais elle la renvoya sur

ſur le champ ſans daigner l'ouvrir. Enfin quand il vit que tous ſes ſoins étoient infructueux, il quitta Bruxelles au déſeſpoir, & ſe retira à la terre d'un de ſes amis, réſolu d'y demeurer juſqu'à l'ouverture de la campagne. Dans le même tems Polydore qui étoit reſté à Bruxelles, n'étoit guere dans une meilleure ſituation que ſon ami. Mademoiſelle d'Alincourt occupoit toutes ſes penſées; il répétoit mille fois les dernieres paroles qu'il lui avoit entendu dire, & admiroit le courage qui y paroiſſoit dans un degré digne de l'adoration. N'étant pas capable de ſupporter plus long-tems ſon abſence, il

envoya la ſupplier de lui permettre de la voir encore une fois, pour lui parler d'une affaire qui ne regardoit que lui. Elle le lui permit, & commença ſa converſation par une défenſe expreſſe de lui parler du Comte de quelque maniere que ce fût. Je ſuis bien éloigné de chercher à vous entretenir de lui, repliqua Polydore, puiſque je deſirerois même oublier que je l'aie jamais connu. Je ſerois déſepéré de lui faire tort en vous avouant que je vous aime plus que ma vie ; mais ſa paſſion étant deſtituée d'eſpérance, pourquoi ne ſolliciterois-je pas pour moi un cœur auquel il n'a plus lieu de prétendre ? Quoi

qu'il en ſoit, Madame, que ma conduite vis-à-vis de lui ſoit innocente ou non, je me flatte au moins qu'elle le ſera toujours vis-à-vis de vous. Je viens vous offrir toute ma fortune à des conditions dont votre vertu n'aura point à rougir. Je ſuis veuf & libre de me marier à qui il me plaira; mon bien eſt ſuffiſant pour nous deux, & je regarde comme un bonheur de penſer qu'il eſt en mon pouvoir de vous replacer au rang dans lequel vous êtes née. Voilà, Madame, la ſeule réparation que je puiſſe vous offrir, pour expier s'il eſt poſſible l'affront que je vous ai fait; & ſi vous refuſez de

l'accepter, mon déſeſpoir ſera égal à mon amour. Mademoiſelle d'Alincourt répondit en rougiſſant qu'elle étoit très-ſenſible aux ſentimens qu'il lui exprimoit, qu'elle avoit même beaucoup de goût pour lui, mais que pour ſon malheur elle étoit déja mariée, & que par conſéquent elle ne pouvoit répondre à ſes intentions. Grand Dieu, s'écria Polydore! Vous êtes mariée! Et qui donc eſt votre mari? Le plus ingrat des hommes, répondit-elle, qui m'a abandonnée au caprice de la fortune, qui ne ſait même pas à préſent ce que je ſuis devenue, & ne s'en inquiete nullement. Il eſt indigne du tréſor

qu'il possede, repliqua Polydore, puisqu'il le néglige : mais Madame, employez-moi pour vous venger ; commandez, j'irai punir le monstre qui vous outrage. Non, dit-elle, votre sûreté m'est plus chere que le desir de ma vengeance ; tout ce que j'exige de vous est de jurer que vous ne serez jamais semblable à ce perfide époux, & que vous m'aimerez toujours de même lorsque vous me connoîtrez mieux ; à cette condition, je vous accorderai tout ce que mon devoir me permettra, & peut-être même votre conduite me rendra-t-elle moins sévere avec le tems. L'heureux Polydore jura tout ce qu'elle

avoit exigé de lui, & Mademoiſelle d'Alincourt lui permit de la venir voir autant qu'il voudroit; mais ayant appris par lui la trahiſon de ſon amie dans la maiſon de laquelle elle logeoit, ils convinrent enſemble de ſe voir dans un autre lieu. Ce commerce dura quelque tems ſans interruption, juſqu'à ce qu'à la fin le Comte d'Aguilard en eut avis par ſa confidente, qui s'en apperçut malgré toutes leurs précautions. Jamais rage ne fut égale à celle que cette découverte excita dans ſon cœur. Il écrivit à Polydore, lui reprocha dans les termes les plus amers qu'il avoit violé les droits ſacrés de l'amitié, & finit par lui de-

mander un rendez-vous derriere les murs d'un Couvent qui étoit ſitué à près de deux lieues de Bruxelles. Polydore accepta le défi, & ſe trouva au lieu marqué. Il commença par tenter de ſe juſtifier, mais le Comte n'ayant pas la patience de l'écouter, ils ſe battirent pendant quelque tems avec une égale fureur, juſqu'à ce qu'enfin la fortune de Polydore prévalut, & le Comte s'évanouit par la perte du ſang qui couloit de deux ou trois bleſſures qu'il avoit reçues. Polydore le voyant tomber le crut mort, & s'enfuit avec la plus grande précipitation. Un caroſſe à ſix chevaux qui tournoit vers le cou-

vent, paſſa préciſément dans cet inſtant. La Dame qui étoit dedans voyant un homme noyé dans ſon ſang, fit arrêter ſon cocher, & deſcendit pour tâcher de le ſecourir, en cas qu'il en fût encore tems : mais auſſi-tôt qu'elle l'eut vu, elle jetta un grand cri, & tomba ſur lui évanouie. Cet évanouiſſement ſubit perſuadant à ſes gens qu'elle s'intéreſſoit vivement pour le bleſſé, ils les emmenerent tous deux dans le Couvent, où la Dame reprit bientôt ſes ſens. Le mouvement du tranſport ayant un peu agité les eſprits du Comte, il commença à donner quelque ſigne de vie. On le mit immé-

diatement au lit, & l'on envoya chercher un Chirurgien qui assura que ses blessures quoique dangereuses n'étoient cependant pas mortelles. Tant qu'on fut incertain de sa guérison, la Dame qui l'avoit amené dans le Couvent, demeura constamment jour & nuit au chevet de son lit sans le quitter, & en prit un soin qui à peine lui laissoit un moment de repos. Comme son visage étoit toujours couvert d'un voile, il la prenoit pour une Religieuse de ce Couvent, & étoit surpris d'une charité si officieuse. Quand il fut mieux, il la pressa vivement de lui faire connoître celle à qui il avoit de si grandes obli-

gations. Seriez-vous Religieuse, lui dit-il, Madame ? Je me flatte que vous ne l'êtes pas, car je serois désespéré si je ne devois jamais vous revoir, après avoir quitté une maison où j'ai reçu de vous tant de bienfaits. La Dame pour laquelle vous combattiez, répondit-elle, vous fera bientôt oublier ma perte, & quoique je ne sois pas Religieuse, vous ne me verrez jamais hors des limites de ces murs. Comment, Madame, n'en étiez-vous pas dehors, quand vous m'avez trouvé prêt d'expirer, & que vous m'avez sauvé la vie? Oui, repliqua-t-elle, je revenois d'une visite que j'avois été faire dans un autre cou-

vent de la Ville, mais j'aurai ſoin de ne point ſortir d'ici tant que vous ſerez à Bruxelles, parce que vous êtes l'homme de l'Univers que je veux le plus éviter. Ce diſcours ſurprit ſi fort le Comte, qu'il lui fut impoſſible pendant quelque tems de lui faire aucune réponſe. Enfin il lui dit que ſes actions & ſes paroles ne s'accordoient pas enſemble, & qu'il ne pouvoit pas croire qu'il fût pour elle un ſi grand objet de haine, quand il réfléchiſſoit à la conduite pleine d'amitié qu'elle avoit tenue avec lui juſqu'à ce moment. Cette énigme deviendra claire pour vous, répondit-elle, quand vous ſerez

parfaitement guéri. Juſqu'à ce tems, contentez-vous de ſavoir que je ne puis pas vous haïr, mais que je ſuis auſſi déterminée à vous éviter, que ſi je ne pouvois vous ſouffrir. Ainſi finit une converſation qui laiſſa le Comte dans une perplexité qu'il n'eſt pas poſſible de décrire. Il fut quelques jours ſans la voir; mais auſſi-tôt qu'on lui eut dit qu'il avoit totalement repris ſes forces, elle vint chez lui un matin, & lui parla en ces termes: Si vous êtes curieux de connoître celle qui a témoigné tant de douleur lorſque votre vie étoit en danger, qui vous a gardé ſi ſoigneuſement pendant votre ma-

ladie, & qui eſt réſolue de ſe ſéparer de vous pour jamais, dès que vous ſerez entiérement rétabli; penſez à votre premiere aventure de Madrid, à votre paſſion préſente pour une maîtreſſe qui vous mépriſe, & à votre ingratitude pour une femme qui vous aime toujours malgré vos perfidies. Rappellez-vous toutes ces circonſtances, & vous ne ſerez plus ſurpris de la contradiction qui ſe trouve entre mes actions & mes paroles. Oui, Aguilard, je ſuis cette femme dont la deſtinée eſt de ſavoir toutes vos infidélités, & de ſentir ſi vivement toutes vos folies. Comme elle achevoit ces mots, elle leva

article, il dépêcha un de ſes gens avec une lettre pour informer cette Dame de ſa guériſon, & la ſupplier inſtamment de vouloir bien le venir trouver dans le Couvent où il étoit, & s'il étoit poſſible d'amener ſon amant avec elle. Polydore s'étoit caché pendant quelques jours, juſqu'à ce qu'il eût appris que le Comte étoit hors de danger. Il avoit continué enſuite de voir publiquement Mademoiſelle d'Alincourt. Pendant qu'ils venoient tous les deux au Couvent Aguilard demanda à ſa femme quel hazard l'avoit amenée en Flandres. Vous ſavez, dit-elle, qu'après que j'eus découvert votre paſſion

passion pour la Comtesse d'Altamira, je me retirai chez ma mere, & y restai jusqu'à votre départ pour l'armée. Peu de tems après j'eus le malheur de la perdre, & ce qui augmenta encore ma douleur, fut la certitude que le chagrin qu'elle avoit eu de votre conduite avoit abrégé ses jours. Tous ces revers me rendirent Madrid si désagréable, que je ne pus pas me résoudre d'y demeurer davantage. Dans cette triste situation je reçus heureusement une lettre de ma cousine Dona Eugenie de Montalegre Religieuse de cette Maison, qui m'informoit qu'elle avoit été élue Abbesse. Cette circonstance

me fit penser qu'aucun lieu ne pouvoit être plus propre pour ma retraite qu'un Monastere à la tête duquel elle étoit; de façon qu'aussi-tôt que j'eus pu mettre ordre à mes affaires, je quittai l'Espagne & me vins mettre en pension dans ce Couvent, où j'ai toujours vécu depuis. La Comtesse d'Aguilard avoit à peine fini ce récit, que Polydore & Mademoiselle d'Alincourt arriverent. La Comtesse d'Aguilard changea de couleur en la voyant, & son mari embrassant tendrement Polydore, le pria de ne le plus regarder comme un rival, qu'au contraire il étoit bien aise de céder sa maîtresse à un ami

qui la méritoit ſi bien. Enſuite il lui raconta la maniere avec laquelle ſa femme avoit pris ſoin de lui & lui avoit ſauvé la vie. Il témoigna dans ce récit tant de reconnoiſſance & d'amour, qu'il eût ébranlé la réſolution de la Comteſſe, ſi quelque choſe en avoit été capable. Mademoiſelle d'Alincourt en parut fort touchée, & dit à cette Dame, qu'elle étoit extrêmement fâchée d'avoir été la cauſe innocente du danger que ſon mari avoit couru, mais qu'elle eſpéroit que cet accident pourroit ſervir à les rendre plus heureux dans la ſuite, à mettre fin à ſon reſſentiment & à rendre ſon mari plus fidele. Cet inſtant

aussi, ajouta-t-elle, va décider du bonheur ou du malheur de ma vie, & j'ai besoin de votre amitié pour me seconder dans un aveu que je tremble de faire, mais que je suis obligée cependant de ne pas différer davantage pour mon honneur & ma justification. A ces mots elle se jetta aux genoux de Polydore, & lui prenant la main, voyez, dit-elle, mon cher mari, dans cette femme que vous avez juré d'aimer éternellement, ou plutôt reconnoissez Emilie que vous avez abandonnée à l'âge de seize ans, sans avoir jamais voulu vivre avec elle, que vous avez cru morte, & qui ne vivra pas un moment si vous

refuſez de la reconnoître & de la recevoir. Vous ne vous plaindrez pas maintenant que c'eſt une loi trop dure qu'on vous impoſe d'épouſer une femme que vous ne connoiſſez pas, vous m'avez choiſie librement par pure inclination, nos parens n'y ſont entrés pour rien, l'amour ſeul nous a engagés, & je ne deſire vous poſſéder que ſous ce ſeul titre. Voilà tous mes droits, & ſi vous y conſentez avec plaiſir, je ſerai au comble de tous mes vœux, & plus heureuſe que je n'ai jamais oſé l'eſpérer. Polydore la regardoit avec un ſilence d'admiration. Il examina chaque trait de ſon viſage l'un après l'autre;

enfin se jettant à son cou & la serrant étroitement dans ses bras, êtes-vous réellement Emilie, s'écria-t-il, & aurois-je confirmé mon mariage en prenant par choix ce que je n'avois accepté que par contrainte, par un choix dont je ne me départirai jamais & qui me rendra le plus heureux de tous les hommes? O mon Ange! quelle merveille m'apprenez-vous? & comment est-il possible que je vous trouve à Bruxelles quand je vous crois dans le tombeau? Expliquez-moi ce prodige & faites-moi sentir tous les torts que j'ai eus avec vous, afin que je puisse essayer de les réparer par ma conduite

future. Le Comte & la Comtesse d'Aguilard se joignirent à lui pour la prier de leur raconter son histoire, ce qu'elle fit en ces termes.

Vous pouvez vous ressouvenir, Polydore, qu'aussi-tôt que nous fûmes séparés, j'allai vivre à la campagne chez mon pere, n'osant plus paroître en public, après l'affront que votre aversion capricieuse m'avoit fait essuyer. Mon orgueil étoit vivement blessé, mais je l'avouerai avec honte, mon amour étoit la passion qui me faisoit souffrir le plus. J'étois élevée à vous regarder comme devant être un jour mon époux; j'avois appris à vous aimer dès

ma plus tendre enfance, & je trouvois tant de graces en vous, que je ne pouvois pas vous regarder avec indifférence. Tel étoit même mon aveuglement pour vous, que je ne pouvois pas m'empêcher d'admirer votre courage, en défendant la liberté de votre choix. Je vous justifiois au fond de mon cœur d'un procédé que j'étois obligée de désapprouver ouvertement. Je vécus quelques années dans cette malheureuse situation d'esprit, jusqu'à ce que le funeste événement de la guerre civile priva mon pere de tous ses biens, & nous obligea de chercher un asyle hors de notre patrie. Nous

vinmes donc nous établir à Paris, où avec trois ou quatre mille livres ſterling que nous trouvâmes moyen d'emporter, partie en argent & partie en bijoux, nous vécûmes aſſez bien dans la retraite. La vie privée convenoit à ma mélancolie dans ma ſolitude où je ne voyois que deux ou trois Françoiſes logées dans la même maiſon que nous. Je m'amuſai à apprendre la langue du pays dont j'avois déja quelque connoiſſance. Je ne voulus point en parler d'autre pendant trois ou quatre ans, & j'y devins ſi habile, qu'il étoit difficile de découvrir par mon accent que je n'étois pas née à

Paris. J'appuie ſur cette circonſtance, parce qu'elle m'a été fort utile dans la ſuite pour me faire paſſer plus aiſément vis-à-vis de vous pour la Françoiſe que je repréſentois. La troiſieme année de mon ſéjour à Paris, mon pere fit connoiſſance avec une veuve, la vraie Madame d'Alincourt, dont le nom m'a depuis dédommagé pleinement de toutes les horreurs que j'aurai à lui reprocher dans la ſuite de cette hiſtoire. Cette femme étoit née dans le Brabant, mais elle avoit épouſé un Gentilhomme François, qui étant mort jeune l'avoit laiſſée avec une fortune fort médiocre. Elle avoit une ſœur

beaucoup plus jeune qu'elle, mais qui n'étoit pas à beaucoup près si belle. Elles demeuroient ensemble à Paris, mon pere avoit près de soixante ans, & cette veuve près de quarante. Cependant ses charmes étoient encore assez puissants pour exciter une passion que rien ne pouvoit excuser dans mon pere que la foiblesse de l'âge. Elle fit si bien qu'elle l'engagea à l'épouser: & à lui donner le peu de bien qu'il possédoit, ne me laissant que la valeur de mes bijoux qui pouvoient se monter à cent pistoles; mais son avarice n'étoit point encore satisfaite. Il y avoit un Gentilhomme François qui me faisoit l'amour depuis long-tems;

me trouvant toujours contraire à ſes deſirs, il penſa qu'il réuſſiroit mieux en m'achetant de ma belle-mere, perſuadé qu'un pareil marché pourroit être de ſon goût. Il lui offrit deux mille écus pour être introduit pendant la nuit dans mon appartement. Cette indigne femme accepta cet argent, & prenant le tems que mon pere étoit allé à la campagne, l'amena fort tard une nuit dans ma chambre où elle croyoit me trouver bien endormie; mais par haſard Mlle. Dufreſne, ſœur de ma belle-mere, & moi nous étions engagées dans la lecture d'un roman qui nous avoit menées au-delà de l'heure où nous avions coutume de nous retirer.

Comme sa chambre étoit de l'autre côté de la maison, & qu'elle ne vouloit pas réveiller personne, elle resta à coucher avec moi. Le roman s'étoit si fort imprimé dans mon esprit, qu'il me fut impossible de m'endormir. Je m'apperçus que le clair de Lune étoit fort beau, je me levai & je passai ma robe de chambre pour m'aller promener dans un petit jardin qui étoit de plain-pied à mon appartement. Je n'y avois pas été une demi-heure, que j'entendis Mlle. Dufresne appeller du secours à grands cris. Accourant aussi-tôt à sa voix, je fus fort surprise de voir l'homme qui étoit amoureux de moi, la presser avec tant d'avantage, que

je craignis presque d'être venue trop tard. Je joignis mes cris aux siens, & le bruit que nous faisions alarma si fort le Marquis, qu'il pensa qu'il valoit mieux qu'il se retirât le plus promptement qu'il seroit possible, sur-tout lorsqu'il eut reconnu son erreur, & que mon infame belle-mere l'avoit conduit à l'appartement de sa sœur, au lieu de le conduire dans le mien. Pour se venger de sa tromperie, il nous révéla à Mlle. Dufresne & à moi la part qu'elle avoit dans cette affaire, & me recommanda de lui dire qu'il ne croyoit pas qu'un tête à tête avec Mlle. Dufresne valût le quart de l'argent qu'il lui avoit donné. Après nous avoir fait cet

aveu, il ſortit & eut beaucoup de peine à ſe retirer ſans accident : car il ne fut pas plutôt hors de la maiſon, que deux ou trois de nos gens vinrent à nous pour ſavoir ce qui étoit arrivé. Cette hiſtoire parvint bientôt aux oreilles de mon pere, & j'étois ſi en colere contre ma belle-mere de l'inſulte qu'elle avoit voulu faire à mon honneur, que dans la chaleur de mon emportement je lui dis tout ce que le Marquis m'avoit révélé, & Mlle. Dufreſne le lui confirma : mon pere en fut ſi touché & ſi pénétré qu'il en tomba malade d'une fievre qui l'emporta en peu de jours. Auſſi-tôt qu'il fut mort, ſa veuve nous chaſſa de

la maiſon ſa ſœur & moi, & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'elle me laiſſa emporter le peu que j'avois. Dans cette extrémité la plus grande que j'euſſe encore éprouvée de ma vie, Mlle. Dufreſne me propoſa d'aller avec elle à Bruxelles, où elle avoit une vieille tante dont elle attendoit du bien, m'aſſurant qu'elle nous recevroit volontiers. J'acceptai ſa propoſition avec plaiſir. J'avois le cœur trop haut pour oſer reparoître en Angleterre dans la miſere où j'étois réduite. Quand nous fûmes arrivées à Bruxelles nous apprîmes que cette tante étoit morte, & qu'elle avoit laiſſé à ſa niece la plus grande partie de ce qu'elle poſſédoit.

possédoit. La succession montoit à une somme assez considérable pour nous faire subsister. Nous convinmes que je prendrois le nom de Mlle. d'Alincourt, & que Mlle. Dufresne diroit que j'étois parente de son premier beau-frere, ne voulant pas parler de la derniere alliance de sa sœur, accompagnée de tant de malheurs pour nous deux. Je vécus dans cette situation fort tranquillement avec elle jusqu'à ce que le Comte d'Aguilard m'ayant rencontrée, corrompit mon amie mercenaire, & obtint par elle un accès chez moi, plus libre que je ne l'aurois souhaité. Vous vous ressouvenez sans doute du

désordre où je fus, lorsqu'il vous amena pour la premiere fois. Je vous reconnus dans l'instant ; car l'amour avoit tracé votre image trop profondément dans mon cœur pour être effacée par le tems, tandis que votre tranquille indifférence vous avoit fait perdre toute idée de moi, & qu'une absence de seize ans avoit effacé tous mes traits de votre souvenir. Je pensai mourir de surprise, & j'étois prête à me découvrir à vous aussi-tôt que j'aurois la force de parler, quand je m'apperçus que vous ne me reconnoissiez pas. Je me retins & j'inventai un prétexte pour cacher ma confusion ;

il me vint dans l'esprit que je pourrois tirer quelque avantage du déguisement dans lequel vous me voyez : au moins j'étois sûre de la satisfaction de pouvoir converser avec vous librement, & apprendre par ce moyen tout ce qui vous étoit arrivé depuis votre départ de l'Angleterre. Lorsque vous vintes me revoir comme confident du Comte d'Aguilard, ce ne fut pas pour moi un léger plaisir de vous voir servir sans le savoir l'amant de votre femme & de chercher à la séduire pour lui. J'aurois voulu pouvoir alors trouver dans mon cœur de quoi vous faire réussir dans votre obligeante médiation.

Mais ma vertu rejetta bientôt ce foible desir, & je ne pensai plus qu'à gagner votre estime. Lorsque vous vintes me faire la basse proposition du Comte d'Aguilard, elle me parut une si grande marque de votre mépris, que je résolus de ne vous revoir de ma vie. Mais lorsque vous m'exprimâtes le repentir que vous aviez de cette insulte, & que vous me déclarâtes la passion respectueuse que vous aviez conçue pour moi, jusqu'à m'offrir de m'épouser, je cédai aux sentimens que l'amour me dictoit, & je vous accordai toute liberté avec moi, excepté une, en vous disant que votre conduite future pourroit l'obte-

nir ; & je crus, ajouta-t-elle en rougissant, que vous n'auriez pas eu pour lors la même répugnance pour l'accepter que vous en aviez eu auparavant : mais quoique je vous eusse engagé par votre promesse, & plus encore par votre inclination, mon bonheur cependant n'étant pas encore assuré, tant que le nom d'Emilie vous étoit caché, je ne pouvois savoir quelle impression cette reconnoissance feroit sur vous ; il étoit toujours en votre pouvoir de me rendre malheureuse, si mon innocente tromperie avoit excité votre courroux : Mais puisque vous daignez l'approuver, & me recon-

noître pour votre épouse, je ferai toute mon étude & mon ambition de mériter ce titre. Je ne penserai plus à mes infortunes passées que pour augmenter s'il est possible ma félicité présente. Emilie finit ainsi son récit, & reçut beaucoup de complimens du Comte & de la Comtesse d'Aguilard, qui lui exprimerent tous deux l'excès de la joie que leur causoit son bonheur. Polydore de son côté tâchoit de persuader à la Comtesse de suivre l'exemple d'Emilie, & de se réconcilier avec son mari : mais elle répondit froidement qu'elle avoit trop de preuves de l'inconstance du Comte, pour se fier à un accès

ſubit de tendreſſe de ſa part, qui s'uſeroit immanquablement en peu de mois; qu'elle n'étoit plus pour lors ni auſſi jeune ni auſſi jolie qu'avant leur ſéparation; qu'ainſi elle ne pouvoit pas ſe flatter qu'il l'aimeroit plus fidélement lorſqu'elle étoit devenue réellement moins aimable; que ce qu'elle avoit fait pour lui pouvoit lui aſſurer ſon eſtime, mais qu'elle avoit des preuves certaines que ſon eſtime n'étoit pas un ſûr garant de ſon amour. Je connois, dit-elle, la foibleſſe de mon cœur; ſi je vivois encore avec lui, l'expérience que j'ai faite de ſa légéreté ne me permettroit pas de n'être point

jaloufe, quand même il ne m'en donneroit aucun fujet, & ce fentiment nous rendroit certainement malheureux l'un & l'autre. Il vaut donc mieux pour notre bonheur réciproque que je le laiffe tout entier à fes plaifirs, & que je tâche d'affurer ma tranquillité en me retirant du monde, pour lequel je ne fuis plus propre. Polydore voyant qu'il étoit inutile de la preffer davantage, dit adieu au Comte & à la Comteffe, en admirant la grandeur de fon courage, & retourna à Bruxelles où fon mariage avec Emilie fut confommé près de vingt ans après qu'il avoit été contracté.



HISTOIRE

D'AGNÈS DE CASTRO,

Traduite de l'Anglois.

QU'UNE passion naissante a de charmes, & qu'on se laisse facilement entraîner aux plaisirs que l'amour semble nous promettre ! Mais on n'éprouve que trop que les suites en sont souvent funestes, & qu'il ne suffit pas d'aimer pour être heureux. Tous les hommes de quelque état qu'ils soient, sont également le jouet de la fortune, & les cœurs tendres & passionnés sont encore

plus ſujets que les autres à éprouver ſes caprices.

On en trouve pluſieurs exemples dans les ſiecles paſſés, & le Regne de Dom Alphonſe IV. Roi de Portugal nous en fournit un des plus frappants.

Ce Prince étoit fils de Dom Denys, & d'Iſabelle Princeſſe d'une rare vertu. Dom Denys fut ſi heureux dans toutes ſes entrepriſes, qu'on diſoit qu'il ne trouvoit rien d'impoſſible : lorſqu'il monta ſur le trône, ſon premier ſoin fut de maintenir la paix dans ſon Royaume & d'y répandre l'abondance.

Pour y parvenir il conclut le mariage de ſon fils Dom Pedre

qui n'avoit alors que huit ans, avec Blanche fille de Dom Pedre, Roi de Castille; mais il fut décidé que ce mariage n'auroit lieu que lorsque ce Prince auroit atteint sa seizieme année.

Blanche n'apporta à la Cour de Portugal que des infirmités & peu de charmes. Dom Pedre qui étoit plein de douceur & de vertu, n'en vécut pas moins bien avec elle; mais ses infirmités ayant toujours augmenté, elle desira de se retirer. Sur la demande qu'elle en fit, le Pape cassa son mariage, & cette Princesse infortunée alla ensevelir ses malheurs dans un lieu solitaire où elle se retira. Dom Denys pensa

bientôt à remarier Dom Pedre, & lui fit épouſer Conſtance fille de Dom Jean Manuel, Prince du Sang de Caſtille, fameux par les démêlés qu'il eut avec ſon Roi.

Cette Princeſſe avoit été promiſe au Roi de Caſtille; mais ce Prince ayant manqué à ſes engagemens, on ne fit point de difficulté de la donner à Dom Pedre qui devoit un jour poſſéder un grand Royaume. Il n'avoit que vingt-cinq ans, c'étoit l'homme le plus accompli de toute l'Eſpagne, ſoit par les qualités du corps, ſoit par celles de l'ame, & il ſe montroit en tout digne de la Couronne qui lui étoit deſtinée.

Conſtance avoit de la beauté, de l'eſprit & de la grandeur d'ame ; ſon mérite ſeul auroit dû lui attacher Dom Pedre pour jamais : les égards qu'il avoit pour elle & les marques d'eſtime & de reſpect qu'il lui donnoit auroient pu paſſer pour de l'amour vis-à-vis de ceux qui n'y auroient pas fait une extrême attention, mais ſon cœur étoit réſervé pour une autre.

Conſtance la premiere année de ſon mariage mit au monde un fils qui fut appellé Dom Louis. A peine eut-il vu le jour qu'il mourut. Cette perte la toucha ſenſiblement ; mais la froideur du Prince dont elle commençoit

à s'appercevoir l'affligea bien davantage. Toute entiere à ses devoirs elle l'aimoit uniquement & n'étoit occupée que du soin de lui plaire : de si puissans liens qui l'attachoient aussi entiérement à son mari, lui ouvrirent bientôt les yeux sur ses actions ; mais elle ne trouva point dans les marques d'amitié qu'elle en recevoit, ce tendre retour qu'elle eût desiré, & qui seul pouvoit remplir un cœur aussi délicat que le sien.

D'abord elle crût qu'elle pouvoit se tromper ; mais le tems lui ayant confirmé ce qu'elle craignoit, elle soupira en secret & sut si bien renfermer sa douleur

en elle-même, que Dom Pedre ne s'en apperçut point. Elle n'eut pas la même retenue vis-à-vis d'Agnès de Caſtro qu'elle traitoit plutôt comme ſon égale que comme ſa fille d'honneur, & qu'elle diſtinguoit de toutes ſes compagnes par la tendre amitié qu'elle avoit pour elle.

Cette fille ſi chere à la Princeſſe méritoit bien la préférence qu'elle lui donnoit ; elle étoit extrêmement belle, ſage, diſcrete, ſpirituelle. Elle aimoit Conſtance plus qu'elle-même, & lui en avoit donné les plus grandes preuves en quittant une famille illuſtre dont elle étoit adorée, pour ſe livrer entiére-

ment à elle, & la ſuivre en Portugal. Ce fut dans le ſein de cette vertueuſe fille que la Princeſſe dépoſa ſes premiers chagrins, & l'aimable Agnès n'oublia rien pour la conſoler.

Conſtance n'étoit pas la ſeule qui eût à ſe plaindre de Dom Pedre. Avant ſon divorce avec Blanche, il avoit déja pris des ſoins pour Elvire Gonzales, ſœur de Dom Alvare Gonzales favori du Roi de Portugal, & ce qui n'avoit été qu'un amuſement dans la jeuneſſe de ce Prince, avoit fait une ſi profonde impreſſion ſur elle, que le malheureux état de Blanche lui avoit fait eſpérer de pouvoir un jour épouſer Dom Pedre.

Pedre. Elle vit avec un ſecret dépit Conſtance remplir la place dont ſon ambition avoit été flattée, & les charmes de cette Princeſſe lui firent bientôt perdre l'eſpérance de plaire à l'avenir à ſon époux.

La jalouſie qu'elle en eut lui fit examiner avec ſoin toutes les démarches du Prince. Elle s'apperçut aiſément de ſa froideur pour Conſtance, & le ſoupçonna avec raiſon d'avoir le cœur préoccupé d'une nouvelle paſſion. Elle ſe promit bien de la traverſer par toutes ſortes de moyens auſſi-tôt qu'elle pourroit découvrir quel en étoit l'objet. Elle avoit un eſprit propre à entre-

prendre les choſes les plus hardies, & le crédit de ſon frere la rendoit ſi vaine, que l'indifférence même que Dom Pedre lui témoignoit, n'étoit pas capable d'abaiſſer ſon orgueil.

Le Prince menoit une vie languiſſante, & prenoit tant de ſoin d'en cacher la cauſe, que perſonne ne pouvoit en rien pénétrer. Les ſpectacles n'avoient aucun attrait pour lui, toutes les converſations lui étoient inſipides, & il ne ſe plaiſoit que dans la ſolitude.

Ce changement étonna tout le monde. Le Roi qui l'aimoit tendrement lui fit toutes les inſtances poſſibles pour qu'il lui ouvrît ſon

amie, & qu'il lui confiât le sujet de ses peines, mais il ne put parvenir à lui arracher son secret.

Quelque tems après la Princesse accoucha d'un second fils qui fut appellé Fernand. Dom Pedre fit un effort sur lui-même, pour prendre part à la joie commune, de maniere que tout le monde crut son humeur changée, mais cette fausse apparence ne dura pas long-tems, & il retomba bientôt dans sa sombre mélancolie.

Tandis que l'artificieuse Elvire étoit sans cesse agitée & occupée à en découvrir le sujet, le hazard la servit utilement, & un jour que transportée de colere

elle erroit dans les jardins du Palais de Coimbre, elle trouva le Prince de Portugal endormi dans une grotte obſcure.

Elle ne put contenir ſon dépit à la vue de cet aimable objet, elle l'examina avec attention, & apperçut (malgré le ſommeil dans lequel il étoit plongé) quelques larmes couler de ſes yeux. La flamme dont elle brûloit ſe réveilla dans ſon cœur, & elle ſentit renaître toute la tendreſſe qu'elle avoit eue pour lui. Elle s'apperçut qu'il ſoupiroit, & enſuite lui entendit prononcer ces paroles: » oui, divine Agnès, je mourrai » plutôt que de vous le décou- » vrir, & Conſtance n'aura rien

» à me reprocher ». Elvire devint furieuse en entendant ces mots : elle se représenta en même tems Agnès de Castro avec tous ses charmes, & ne doutant plus que ce ne fût elle qui possédât le cœur de Dom Pedre, elle conçut autant de haine pour cette belle rivale, que d'amour pour lui. La grotte où elle avoit trouvé le Prince n'étoit pas un endroit propre à réfléchir, ni fait pour prendre une résolution. Ses premiers transports auroient peut-être éveillé Dom Pedre, si elle n'eût pas apperçu un papier qui étoit dans sa main : elle s'en saisit, & afin de n'être point surprise en le lisant, elle sortit du jardin avec

autant de trouble que de précipitation.

Lorsqu'elle fut retirée dans son appartement, elle ouvrit en tremblant ce fatal papier, & y trouva ces vers écrits de la main de Dom Pedre.

» C'est en vain, honneur sacré, » que vous excitez des combats » dans mon cœur. L'amour, le » tendre amour regle mon destin. » En vain l'intérêt & la gloire » voudroient le fixer. Le Dieu » sûr de sa victoire y triomphe, » & ne partagera point son em» pire. Vainement ô devoir sacré! » vous vous y opposez : c'est inu» tilement que vous réclamez vos » droits. L'amour triomphe de

» ces devoirs forcés ; il rompt les
» nœuds qu'il n'a point formés,
» nul mortel n'eſt à l'abri de ſes
» fleches fatales ; j'en reſſens les
» atteintes cruelles ; je brûle, je
» languis, mon cœur eſt déchiré,
» mais mon déſeſpoir m'eſt cher.

» Belle Conſtance à qui ma
» foi eſt dûe, pardonnez à la
» deſtinée qui m'entraîne ; c'eſt
» à elle ſeule qu'il faut imputer
» ſi mon cœur vous eſt infidele.
» Je ſuis vaincu malgré moi. Ma
» vie eſt à vous ; je vous l'ai don-
» née avec ma main, mais je ne
» commande point à mes deſirs.»

Elvire reconnut l'écriture de Dom Pedre, & voyant la malheureuſe part que Conſtance

avoit dans les vers qu'elle venoit de lire, elle ne se fit aucun scrupule de chercher un moyen pour qu'elle les vît : mais afin de n'être pas soupçonnée, elle ne voulut point paroître ; & comme elle vouloit que Constance sût que non-seulement le Prince ne l'aimoit pas, mais qu'il aimoit Agnès de Castro, elle fit écrire les vers suivans par une main inconnue au-dessous de ceux que Dom Pedre avoit écrits.

» Le sommeil a trahi ce mal-
» heureux amant : des larmes
» ameres inondoient son visage ;
» sa langue imprudente a trahi
» son secret : ses expressions fide-
» les interpretes de son cœur,

» déclarent assez que l'image d'Agnès y triomphe ».

Elvire ne chercha point à mettre dans ces vers ni exactitude ni graces, elle ne desiroit autre chose que de produire l'effet qu'elle en attendoit.

Elle avoit une si grande impatience de faire voir ces vers, qu'elle ne put attendre jusqu'au lendemain. Elle alla sur le champ au Palais. Constance se promenoit pour lors dans les jardins. Elvire traversa l'appartement de la Princesse, sans trouver aucun obstacle jusqu'à son cabinet, elle mit le papier dans un livre que Constance lisoit alors. Elle sortit enfin sans être vue, fort satis-

faire d'avoir si bien rempli son projet.

Aussi-tôt que Constance fut de retour, elle entra dans son cabinet, & apperçut son livre ouvert avec les vers qui devoient porter un si grand trouble dans son ame. Elle reconnut bientôt une écriture qui lui étoit si familiere. En apprenant ce qu'elle avoit toujours craint, elle découvrit en même tems que celle qui en étoit la funeste cause, étoit Agnès de Castro, dont l'amitié seule pouvoit adoucir & soulager ses peines. Le desir qu'elle avoit de trouver que ses yeux la trompoient, lui fit relire plusieurs fois ce fatal papier; enfin n'étant que

trop convaincue de son malheur, elle en ressentit plus de douleur que de colere. La violence que le Prince s'étoit faite pour cacher la passion qui le dévoroit, l'attendrit. Constance gémit sur ses propres malheurs sans condamner Dom Pedre. La tendresse qu'elle avoit pour ce Prince lui fit répandre un torrent de larmes, & lui inspira la résolution de renfermer sa douleur en elle-même. Elle avoit une vertu si peu commune qu'elle auroit exécuté son dessein; mais le Prince (qui à son réveil s'étoit apperçu qu'il avoit perdu ses vers, & qui craignoit qu'on en fit un mauvais usage) entra dans

le palais avec beaucoup d'inquiétude. Il alla promptement à l'appartement de Constance qu'il trouva toute en pleurs, il apperçut en même tems ces vers malheureux que son cœur lui avoit dictés, & qui venoient d'être mis sous les yeux de la Princesse.

Il pâlit à cette vue, & parut si agité que la généreuse Constance en ressentit la peine la plus vive. Madame, lui dit-il d'une voix entrecoupée, d'où vous vient ce papier? il ne peut venir, répondit Constance, que d'un ennemi de votre repos & du mien. C'est l'ouvrage de votre main, & certainement le senti-

ment de votre cœur ; mais raſſurez-vous : car ſi ma tendreſſe pour vous me fait regarder votre infidélité comme un crime, cette même tendreſſe que rien n'eſt capable d'altérer, m'empêchera de me plaindre.

La modération & la retenue de Conſtance ne ſervirent qu'à rendre le Prince plus confus & plus embarraſſé. Que vous êtes généreuſe, Madame, repliqua-t-il, & que je ſuis malheureux! Quelques larmes accompagnerent ces mots, & la Princeſſe qui l'aimoit paſſionnément, fut ſi vivement touchée de ſon état, qu'ils furent long-tems l'un & l'autre ſans pouvoir proférer une

parole. Conſtance rompit enfin le ſilence & lui fit voir ce qu'Elvire avoit fait écrire. Vous êtes trahi, ajouta-t-elle, vous avez été entendu, & votre ſecret eſt découvert. Ces paroles furent un coup de foudre pour le Prince, toutes ſes forces l'abandonnerent, & ſa ſituation étoit digne de pitié. Il ne pouvoit ſe pardonner le crime involontaire qu'il avoit commis, en expoſant l'aimable & innocente Agnès; & quoiqu'il ne doutât point de la générosité de Conſtance, la crainte qu'il avoit que ſes ſentimens ne compromiſſent la ſageſſe & la vertu de cette fille, l'emporta dans ce moment ſur toute autre conſidération.

La Princeſſe qui l'obſervoit avec la plus grande attention apperçut ſur ſon viſage & dans ſes yeux des marques d'un ſi grand déſeſpoir, qu'elle en craignit les ſuites, & lui tendant la main de la maniere la plus tendre, « Prin» ce, lui dit-elle, je vous pro» mets que je ne me plaindrai » plus de vous, & qu'Agnès me » ſera toujours chere : vous ne » m'entendrez jamais vous faire » aucuns reproches, & puiſque » je ne puis poſſéder votre cœur, » je mettrai tout mon bonheur à » tâcher au moins de m'en rendre » digne ». Dom Pedre encore plus honteux & plus affligé qu'il n'étoit auparavant, ſe jetta aux

pieds de Conſtance, baiſant cette belle main qu'elle lui avoit donnée, & oublia peut-être Agnès pour un moment.

Mais l'amour reprit bientôt tous ſes droits. La fatale étoile qui préſidoit à la deſtinée de Dom Pedre n'avoit pas encore épuiſé toute ſa malignité, & un moment de la vue d'Agnès donna une nouvelle force à ſa paſſion.

Les deſirs de cette aimable fille n'avoient point de part à cette victoire : ſes yeux n'étoient point coupables, quoique faits pour inſpirer l'amour, & ils ne cherchoient point dans ceux du Prince ce qu'ils avoient deſſein d'appercevoir en elle.

Comme

Comme elle s'éloignoit rarement de Constance, Dom Pedre ne fut pas plutôt sorti du cabinet qu'elle y entra, & trouvant la Princesse pâle & abattue, elle ne douta pas qu'elle n'eût quelque sujet de chagrin. Elle se mit dans la même posture où le Prince étoit un moment auparavant, & lui témoignant une inquiétude remplie de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui la touchoit: Madame, lui dit-elle, je vous conjure, par les bontés que vous m'avez toujours témoignées, de ne me point cacher le sujet du trouble où je vous vois. Hélas! Agnès, répondit Constance, que voulez-vous savoir & que pourrois-je

vous dire ? Le Prince, ma chere fille, le Prince eſt amoureux. La main qu'il m'a donnée n'étoit pas un préſent de ſon cœur. Je ſuis la victime d'une alliance formée par l'intérêt. Quoi! le Prince aime ! reprit Agnès, avec une ſurpriſe mêlée d'indignation : quelle beauté peut vous diſputer l'empire ſur un cœur qui vous eſt dû à tant de titres ? Ah ! Madame, tout le reſpect que je lui dois ne peut m'empêcher de murmurer contre lui. Ne l'accuſez de rien, interrompit Conſtance, il fait ce qu'il peut, & je lui ſuis plus obligée du deſir qu'il a de m'être fidele que ſi je poſſédois ſon cœur. Ce n'eſt pas

aſſez de combattre, il faut vaincre, & il fait plus dans l'état où il eſt, que je ne devois naturellement en eſpérer de lui. Enfin il eſt mon époux, il poſſede toutes les qualités qui peuvent rendre un Prince accompli, & il ne lui manque rien que d'avoir pour moi l'amour que je ne puis lui inſpirer. Ce ſentiment m'auroit rendu trop heureuſe. Ah! Madame, s'écria Agnès avec tranſport, il faut que le Prince ſoit aveugle pour ne pas connoître le prix du bien qu'il poſſede. Il connoît ſans doute des attraits ſupérieurs aux miens, reprit la Princeſſe avec un air modeſte: Mais, Madame, reprit Agnès,

pourroit-on trouver une femme non-ſeulement en Portugal, mais même dans toute l'Eſpagne qui pût vous être comparée ? & ſans avoir égard à vos charmes, peut-on ſe laſſer d'admirer les qualités de votre ame ? Ma chere Agnès, interrompit la Princeſſe en ſoupirant, celle qui m'enleve le cœur de mon époux, n'a que trop de charmes pour la rendre excuſable, puiſque c'eſt toi dont le ſort s'eſt ſervi pour me porter ce coup : oui, Agnès, le Prince t'aime, & les agrémens & les vertus que je te connois, mettent des bornes à mes plaintes & m'empêchent de me laiſſer aller au moindre reſſentiment.

La charmante Agnès reſta immobile. La foudre l'auroit moins ſurpriſe & moins accablée qu'elle ne le fut du diſcours de la Princeſſe. Elle demeura quelque tems ſans pouvoir parler, & fixant enfin des regards terribles ſur Conſtance, que dites-vous, Madame, s'écria-t-elle? Quoi, je ſerois capable de vous trahir! moi qui ſuis venue auprès de vous avec empreſſement pour contribuer à votre bonheur, je ſerois au contraire la cauſe de tous les malheurs qui doivent empoiſonner le reſte de vos jours! Que cette beauté m'eſt odieuſe, puiſqu'elle vous eſt ſi fatale, malgré le peu de ſoin que je prends pour la

faire paroître! Que je déteste le malheureux jour où j'ai vu le Prince pour la premiere fois! Mais, Madame, ce n'est point moi que le Ciel a destinée pour troubler votre repos, & il ne me hait point assez pour me mettre à une aussi grande épreuve: Si j'étois cette malheureuse rivale, il n'y a point de châtiment auquel je ne me condamnasse moi-même. C'est d'Elvire dont le Prince est amoureux; il l'aimoit déja avant que d'être à vous, même avant son divorce avec Blanche. On vous aura fait sans doute un rapport infidele de cette intrigue de sa jeunesse. Mais, Madame, depuis le lien sacré qui

l'unit avec vous, il n'en aime ſûrement point d'autre. Il eſt certain, répondit la Princeſſe, que Dom Pedre vous aime, & j'ai aſſez bonne opinion de moi pour croire que nulle autre que vous ne pourroit me diſputer ſon cœur. D'ailleurs le ſecret eſt découvert, & il n'en eſt pas diſconvenu. Quoi, interrompit Agnès plus ſurpriſe que jamais, c'eſt donc lui-même qui vous a découvert ſa foibleſſe! Alors la Princeſſe lui montra les vers qui l'en avoient inſtruite. Rien n'eſt égal au déſeſpoir que cette vue fit naître dans Agnès. Tandis qu'elles étoient ainſi triſtement occupées à ſoupirer & à pleurer, l'impa-

tiente Elvire qui desiroit ardemment d'apprendre l'effet qu'avoit produit sa méchanceté, retourna à l'appartement de la Princesse où elle entra librement : elle alla droit au cabinet où étoient ces deux infortunées : dans le trouble & l'affliction où elles étoient, elles rougirent à son arrivée, confuses d'être surprises dans ce moment. Elvire eut la joie barbare de voir Constance lui cacher ce papier qui venoit d'être la cause de leur affliction, & qu'elle n'avoit exposé aux regards de la Princesse que pour assouvir sa haine & sa vengeance. Elle vit aussi avec plaisir dans les yeux de Constance & dans ceux d'A-

gnès une douleur exceſſive. Elle reſta dans le cabinet auſſi long-tems qu'il étoit néceſſaire pour pouvoir s'aſſurer qu'elle avoit réuſſi dans ſes deſſeins ; mais la Princeſſe qui ne vouloit pas avoir un témoin du trouble dans lequel elle étoit alors, pria qu'on la laiſſât ſeule. Elvire ſortit donc du cabinet, & Agnès de Caſtro ſe retira en même tems.

Lorſqu'Agnès fut dans ſon appartement, & qu'elle eut réfléchi avec plus de liberté ſur ce biſarre événement, elle trouva la mort préférable à ſa ſituation. Elle aimoit véritablement Conſtance, & n'avoit ſenti juſqu'alors pour le Prince que de l'eſtime, mêlée

d'admiration. Perſonne ne pouvoit en effet lui refuſer l'une & l'autre. Elle ſe regarda comme la plus infortunée de toutes les femmes, puiſqu'elle cauſoit les malheurs d'une Princeſſe à qui elle avoit tant d'obligations par toutes les bontés qu'elle lui avoit témoignées ; elle paſſa la nuit entiere dans les pleurs & dans les gémiſſemens, ſa ſeule douleur eût été capable de venger Conſtance de tous les maux qu'elle lui faiſoit ſouffrir.

Le Prince de ſon côté n'étoit pas plus tranquille. La généroſité de la Princeſſe augmentoit ſes remords ſans diminuer ſon amour. Il craignoit avec raiſon

que ceux qui avoient donné ſes vers à Conſtance ne découvriſſent ſa paſſion au Roi ; il n'en eſpéroit point de pardon, & il auroit volontiers donné ſa vie pour n'être pas réduit à cette extrémité.

Pendant que Dom Pedre étoit livré à ces mortelles inquiétudes, la Princeſſe languiſſoit dans l'affliction. Elle ne trouvoit dans ceux qui étoient la cauſe de ſes malheurs que des objets plus propres à exciter ſa tendreſſe que ſa colere. Toute ſa jalouſie ne put jamais détruire le penchant qu'elle avoit à aimer ſa rivale, ni l'amour qu'elle avoit pour le Prince, & elle ne reſſentit jamais

ni haine, ni même de l'indifférence pour l'innocente Agnès.

Tandis que ces trois personnes infortunées s'abandonnoient à leur chagrin, Elvire pour ne point laisser sa vengeance imparfaite, chercha les moyens de la rendre complette. Comme elle croyoit avec raison que le Roi n'approuveroit pas l'amour de Dom Pedre pour Agnès de Castro, elle en instruisit Dom Alvare son frere. Elle avoit d'autant plus de raison de compter sur lui, qu'il lui témoignoit beaucoup d'amitié, & qu'il n'ignoroit point que le Prince l'avoit aimée. La passion secrette que Dom Alvare avoit pour Agnès

lui fit prendre un très-grand intérêt à cette nouvelle : le ſoin qu'il avoit pris de ſa fortune l'avoit empêché juſqu'alors de la lui découvrir, & il attendoit que ſa faveur auprès du Roi lui eût obtenu des places qui rendiſſent l'offre de ſon cœur plus agréable.

Il ne fit point à ſa ſœur un ſecret de cette paſſion qu'il étoit en effet difficile de lui cacher. Ce fut une nouvelle douleur pour elle de trouver Agnès maîtreſſe de tous les cœurs ſur leſquels elle vouloit régner. Dom Alvare étoit un de ces hommes ambitieux dont rien ne peut arrêter la violence, impérieux, cruel, ſans généroſité, d'une humeur

ſombre & mélancolique, & qui pour parvenir à ſes deſſeins, ne trouvoit rien de difficile ni d'illégitime. Il n'avoit jamais aimé le Prince. Il craignoit que la réputation dont jouiſſoit Dom Pedre ne lui acquît trop de pouvoir ſur l'eſprit du Roi, & ne mît des bornes à ſa faveur. Lorſqu'il ſut que le Prince étoit ſon rival, ſa jalouſie augmenta ſa haine. Il pria inſtamment Elvire d'employer tous ſes ſoins à traverſer une paſſion qui ne pouvoit que leur être nuiſible à tous deux. Elle lui promit, mais il n'eut pas lieu d'être ſatisfait de s'en être repoſé ſur elle.

Dom Alvare qui ne connoiſ-

ſçoit que trop bien les charmes & les graces du Prince de Portugal, n'avoit d'autre vue que de les combattre & de chercher à rabaiſſer ſon mérite, d'autant plus que la nature lui avoit refuſé ſes avantages.

Sa figure étoit auſſi déſagréable que ſon caractere, & Dom Pedre poſſédoit toutes les qualités du corps & de l'eſprit. Enfin il avoit tout ce qui manquoit à Dom Alvare. Mais comme il étoit l'époux de Conſtance, & qu'il dépendoit d'un pere abſolu, que d'ailleurs Dom Alvare étoit libre & maître d'une grande fortune, ce dernier ne douta pas qu'il ne dût l'emporter ſur le

Prince auprès d'Agnès, & fonda tout son espoir sur ces circonstances.

Il savoit bien que la passion de Dom Pedre irriteroit très-fort le Roi contre lui; comme il étoit industrieux à faire le mal, son premier soin fut de lui porter cette désagréable nouvelle. Après qu'il eut laissé au Roi le tems de calmer sa douleur, & qu'il fut lui-même plus tranquille, il supplia le Roi de vouloir bien s'intéresser à sa passion & de la protéger.

Quoique Dom Alvare n'eût d'autre mérite vis-à-vis du Roi qu'une obéissance aveugle à tous ses ordres, néanmoins il en avoit reçu

reçu les plus grandes faveurs, & le haut rang auquel il étoit élevé lui donnoit des droits pour prétendre à l'alliance des femmes de la plus haute qualité. Le Roi l'assura de nouveau de sa protection, & lui promit que s'il avoit quelque pouvoir sur la charmante Agnès, elle ne seroit jamais qu'à lui.

Dom Alvare qui savoit l'art de ménager l'esprit de son Maître, répondit à ces dernieres bontés du Roi avec les marques du plus profond respect. Il n'avoit pas encore découvert sa passion à Agnès, mais il crut qu'il devoit alors lui en faire une déclaration publique, & il s'occupa à en chercher les moyens. L

La galanterie commença à ſortir de l'oubli dans lequel elle ſembloit être depuis long-tems à Coimbre. Le Roi pour plaire à Dom Alvare ordonna ſous prétexte d'amuſer Conſtance des divertiſſemens publics, & voulut que chaque jour fût marqué par des ſpectacles magnifiques.

Depuis le jour fatal où les vers de Dom Pedre avoient été découverts, il faiſoit tous ſes efforts pour ſe contraindre & pour cacher ſa paſſion qui lui faiſoit éprouver les mêmes tourmens. Ce n'étoit qu'avec une peine extrême qu'il ſe préparoit pour le tournois. Comme il ne pouvoit pas paroître avec les livrées

d'Agnès, il prit celles de Conſtance ſans deviſe & avec peu de magnificence.

Dom Alvare ſe para des livrées d'Agnès, & cette aimable fille qui n'avoit éprouvé aucune conſolation depuis la fatale confidence que la Princeſſe lui avoit faite, eut encore ce nouveau ſujet de chagrin.

Dom Pedre parut dans la lice avec une grace admirable; & Dom Alvare qui regardoit ce jour comme le plus intéreſſant de ſa vie, s'y montra tout éclatant d'or mêlé de pierres précieuſes de couleur bleue, qui étoit celle d'Agnès. Tout ſon équipage étoit de velours bleu

ſur lequel étoient des cœurs enflammés brodés en or. On y voyoit des filets qui déſignoient les pieges de l'amour parſemés d'une grande quantité de doubles *A* qui étoient les premieres lettres de ſon nom & de celui de ſa maîtreſſe. Sa deviſe étoit un Amour ſortant d'un nuage, & au-deſſous étoient écrits ces vers.

» L'Amour ſemblable au Dieu » du jour ſort d'un nuage, dé» ploie ſa gloire à l'Univers, » pour fixer ſes regards ſur des » yeux charmans, & leur faire » connoître qu'ils doivent à ſon » pouvoir d'attendrir les cœurs ».

L'orgueil de Dom Alvare fut

bientôt abattu aux pieds du Prince de Portugal qui le renversa par terre ainsi que vingt autres; il remporta tout l'avantage & toute la gloire de cette journée. Il y eut le soir chez Constance une assemblée de tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour, où Agnès ne se seroit point trouvée, si la Princesse ne le lui eût expressément ordonné. Elle y vint avec un ajustement fort négligé, mais elle y parut néanmoins d'une beauté ravissante. Elle ne vit qu'avec mépris Dom Alvare porter son nom & ses couleurs à un spectacle public. Si son cœur eût été capable de quelques tendres impressions, ce

n'eût jamais été pour un homme tel que lui. Elle jetta sur cet audacieux des regards pleins de dédains qui ne l'empêcherent pas de s'approcher d'elle de si près, qu'elle fut obligée d'écouter ce qu'il avoit à lui dire.

Elle ne le reçut pas d'une maniere incivile, mais la froideur qu'elle lui marqua auroit découragé tout autre que Dom Alvare. » Madame, lui dit-il, (lorsqu'il crut qu'il ne pouvoit être entendu de personne que d'elle) » je » vous ai caché jusqu'ici l'amour » que vous m'avez inspiré, par la » crainte que j'avois de vous dé» plaire; mais la violence de ma

» passion a rompu toutes les bor-
» nes du respect que je m'étois
» prescrit, & je ne puis vous la
» cacher plus long-tems ». Je n'ai jamais examiné vos actions, lui répondit Agnès avec indifférence; mais si vous avez pensé que vous m'offensiez en me parlant de votre amour, vous avez tort de me le découvrir. Cette froideur ne peut être que d'un fâcheux présage pour moi, repliqua Dom Alvare, & si vous ne vous êtes pas apperçue aujourd'hui de ma passion pour vous, je crains fort que vous ne l'approuviez jamais.

Quel tems avez-vous choisi pour me la faire paroître? pour-

ſuivit Agnès ; eſt-ce un ſi grand honneur pour moi que vous preniez tant de ſoin pour en inſtruire l'Univers ? Penſez-vous que je ſois ſi avide de gloire que j'aie beſoin de l'éclat de vos actions pour en acquérir ? Si vous aviez cette idée, ce qui s'eſt paſſé dans le tournois a dû la détruire, & ſi vous croyez que ce ſoit la vanité qui me faſſe agir, vous ne ferez pas un grand progrès ſur une ame qui n'aime ni la honte ni l'opprobre. Quand même vous auriez obtenu la victoire que le Prince a remporté aujourd'hui, vous devriez toujours convenir que votre conduite eſt téméraire, & l'on ne peut ſans offenſer une per-

ſonne telle que moi, eſpérer de la toucher par des actions entrepriſes ſans ſa permiſſion, & qui ne marquent aucun reſpect pour elle.

Dom Alvare étoit trop orgueilleux pour entendre ſans colere ce que venoit de lui dire Agnès; mais comme il craignoit de lui déplaire, il lui cacha ſon reſſentiment, & réfléchiſſant ſur ce qu'elle avoit dit au ſujet du triomphe de Dom Pedre, la jalouſie qu'il avoit déja contre lui, augmenta. Si je n'ai pas été vainqueur dans le tournois, repliqua-t-il, je n'en ſuis pas moins amoureux quoique vaincu, ni moins capable de ſuccès dans d'autres occaſions.

Dans ce moment ils furent interrompus. Depuis ce jour Dom Alvare qui avoit franchi les premieres difficultés, ne se tint plus dans le respect qu'il avoit accoutumé de garder, & poursuivoit continuellement Agnès ; mais quoiqu'il fût protégé par le Roi, elle n'en avoit pas plus d'égard pour lui. Pendant ce tems Dom Pedre ignoroit toujours par quel moyen les vers qu'il avoit perdus dans le jardin, étoient tombés entre les mains de Constance. Comme la Princesse lui avoit témoigné beaucoup d'indulgence, il n'étoit inquiet que pour Agnès; l'amour de Dom Alvare qui étoit alors si connu de tout le monde

augmentoit sa peine, & s'il eût eu en main l'autorité, il n'auroit pas souffert qu'Agnès eût été exposée aux persécutions d'un aussi indigne rival. Il n'étoit pas moins épouvanté de l'avis qui avoit été donné au Roi sur sa passion, mais il ne pensoit point du tout à Elvire, & ne craignoit aucune suite de son ressentiment.

Tandis que la sœur de Dom Alvare brûloit du desir de nuire à Agnès contre laquelle elle déployoit toute sa rage, elle ne se lassoit point de faire de nouveaux rapports à son frere, l'assurant que quoiqu'ils n'eussent aucune preuve qu'Agnès répondît à l'amour du Prince, néanmoins c'é-

toit elle qui étoit la cauſe de tous les chagrins de Conſtance, & que ſi elle venoit à en mourir, Dom Pedre épouſeroit Agnès. Enfin elle alluma la jalouſie de Dom Alvare, au point qu'il alla ſur le champ trouver le Roi à qui il découvrit tout ce qu'il ſavoit de la paſſion du Prince. Il lui fit part en même tems de ſes conjectures, & il eut le plaiſir de voir qu'il avoit réuſſi dans ſon projet, par la colere qu'il excita dans le cœur du Roi. Mon cher Alvare, lui dit le Roi, je veux que vous épouſiez inceſſamment cette beauté ſi redoutable, & que votre mariage avec elle aſſure votre repos & le mien. Si

je vous ai protégé dans toutes les occaſions, jugez ce qu'un ſervice d'une auſſi grande importance pour moi peut me faire entreprendre. Je remets entre vos mains toute mon autorité, vous pourrez diſpoſer de toutes les forces de mon Etat, ſi vous parvenez à vous rendre maître de la deſtinée d'Agnès.

Dom Alvare content & fier des bontés de ſon Maître mit en uſage tout le pouvoir qu'il venoit de lui donner : mais comme il aimoit Agnès paſſionnément, il ne voulut pas employer d'abord la violence, & il réſolut de ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour la gagner par des voies

honnêtes. Il ſe promettoit cependant d'avoir recours à la force, ſi elle perſiſtoit toujours dans l'indifférence qu'elle lui témoignoit.

Agnès de ſon côté (importunée par les aſſiduités de Dom Alvare, déſeſpérée de la douleur de Conſtance, & peut-être devenue ſenſible par celle qu'elle cauſoit au Prince de Portugal) prit une réſolution digne de ſa vertu. Quelque aimable que fût Dom Pedre, elle ne voyoit en lui que l'époux de Conſtance qui lui étoit chere. Loin de faire aucun effort pour augmenter l'empire qu'elle avoit ſur ſon cœur, elle ne penſa plus qu'à s'éloigner

de Coimbre. La paſſion de Dom Alvare qu'elle n'avoit point intention de favoriſer lui ſervit de prétexte. D'ailleurs elle y étoit excitée par la crainte qu'elle avoit de cauſer une rupture totale entre le Prince & la Princeſſe. Elle alla trouver Conſtance avec un trouble qu'elle ne put lui cacher quelque ſoin qu'elle en prît.

La Princeſſe s'en apperçut aiſément, & leur malheur commun n'ayant altéré en rien leur tendre amitié.... qu'avez-vous Agnès? lui dit la Princeſſe avec ſa douceur ordinaire, & quel nouveau malheur cauſe cette triſteſſe que j'apperçois dans vos

regards? Madame, lui dit Agnès en répandant un torrent de larmes, les obligations que je vous ai, & l'amitié qui m'attache à vous, me mettent à une cruelle épreuve. J'avois mis le bonheur de ma vie à la paſſer près de vous, mais il faut que je fuie dans quelque autre partie du monde cacher de prétendus attraits qui ne me cauſent que de l'amertume. C'eſt pour en obtenir la permiſſion que je me jette à vos pieds, vous regardant comme ma Maîtreſſe & ma Souveraine.

Conſtance fut ſi ſurpriſe & ſi touchée de la propoſition d'Agnès, qu'elle en perdit l'uſage de

de la parole pendant quelques momens. Des larmes ſinceres exprimerent ſes premiers ſentimens, & après en avoir verſé abondamment, voulant donner à l'aimable & affligée Agnès une nouvelle marque de ſa tendreſſe, elle la regarda avec un air affligé, & lui tendant la main de la maniere la plus obligeante, elle s'écria en ſoupirant: Vous m'abandonnerez donc, ma chere Agnès, & vous m'expoſerez à la douleur de ne vous plus voir? Hélas! Madame, interrompit cette aimable fille, épargnez à l'infortunée Agnès une bonté qui ne fait qu'augmenter ſes malheurs. Ce n'eſt point, Madame, que

M

je veuille vous abandonner ; c'eſt ma raiſon & mon devoir qui reglent ma deſtinée, & rien ne pourroit m'engager à m'éloigner de vous, ſi je ne m'y voyois abſolument forcée. Je n'ignore point ce qui ſe paſſe à Coimbre, & je ſerois complice de l'injuſtice qui s'y commettroit, ſi j'y reſtois plus long-tems. Ah ! je connois votre vertu, dit Conſtance, & vous pouvez reſter ici en toute ſûreté. J'y ſerai votre protectrice, & quelque choſe qui puiſſe vous arriver, je ne vous en accuſerai jamais. Vous ne pouvez pas répondre des événemens, reprit triſtement Agnès, & je me regarderai toujours cou-

pable ſi ma préſence fait naître des ſentimens qui ne ſoient point innocents. D'ailleurs, Madame, les importunités de Dom Alvare me ſont inſupportables, & quoique je ne ſente que de l'averſion pour lui depuis que le Roi ſoutient ſa témérité, & qu'il le met en état de tout entreprendre, ma fuite eſt abſolument néceſſaire. Cependant, Madame, malgré la haine qu'il m'inſpire, j'atteſte le Ciel que ſi je pouvois guérir le Prince en épouſant Dom Alvare, je ne balancerois pas un moment, & la conſolation que je trouverois en me ſacrifiant pour ma Princeſſe, me feroit ſupporter ma peine ſans en

murmurer. Mais quand je ferois la femme de Dom Alvare, Dom Pedre me regarderoit toujours avec les mêmes yeux. Je ne vois donc rien de plus convenable pour moi que d'aller me cacher dans quelque retraite éloignée, où quoique sûre de vivre sans aucun plaisir, j'aurai du moins la consolation d'assurer par là le repos de ma chere Maîtresse. Toutes vos raisons, répondit Constance, ne peuvent m'obliger à approuver votre dessein. Votre absence me rendra-t-elle le cœur de Dom Pedre? Ne vous suivra-t-il pas en tous lieux? Sa douleur est la mienne, & ma vie est attachée à la sienne. Ne

le réduiſez donc point au déſeſpoir, ſi vous avez quelque amitié pour moi; je vous connois; je vous le dis encore une fois, quelque grand que puiſſe être votre pouvoir ſur le cœur du Prince, je ne ſouffrirai point que vous nous abandonniez.

Quoique Agnès crût connoître parfaitement Conſtance, elle ne s'attendoit pas à éprouver de ſa part tant de grandeur d'ame. Elle s'en trouva moins malheureuſe, & le Prince plus criminel.

O ſageſſe! ô bonté ſans exemple! s'écria-t-elle, pourquoi la cruelle deſtinée ne vous accorde-t-elle pas tout ce que vous méritez? Vous êtes la maîtreſſe,

de toutes mes actions, continua-t-elle en baiſant la main de Conſtance, je me ſoumettrai à tout ce que vous ordonnerez. Mais peſez bien les raiſons qui doivent vous conſeiller dans les meſures que vous m'obligez de prendre.

Dom Pedre qui n'avoit pas encore vu la Princeſſe de la journée, vint dans ſon appartement, & les trouvant toutes deux extrêmement troublées, il leur en demanda la cauſe avec une vive impatience. Prince, répondit Conſtance, Agnès trop ſage & trop ſcrupuleuſe craint les effets de ſa beauté, & ne veut pas reſter davantage à Coimbre. C'étoit ſur ce ſujet qui ne peut

m'être agréable, qu'elle me demandoit avis. Le Prince devint pâle à ce discours, & montrant une douleur encore plus grande que celle qu'elles avoient, Agnès, dit-il avec une voix tremblante, ne peut manquer en suivant vos conseils, Madame, & je vous laisse en pleine liberté de lui en donner. Il sortit sur le champ; & la Princesse qui l'aimoit tendrement, ne pouvant cacher son affliction, ma chere Agnès, dit-elle, quand mon bonheur ne dépendroit pas du plaisir de vivre avec vous, je le desirerois pour l'amour de Dom Pedre. C'est le seul avantage que peut espérer son malheureux amour; &

M iv

tout le monde n'auroit-il pas raiſon de me traiter de barbare ſi je contribuois à l'en priver ? Mais ma vue ſera toujours un poiſon pour lui, repliqua Agnès, & que deviendrois-je, ma Princeſſe, ſi après la réſerve qu'il a eue juſqu'à préſent, il venoit mettre le comble à mes peines, en rompant le ſilence pour me parler de ſon amour ? Vous l'écouteriez ſûrement, lui dit Conſtance, ſans le mettre au déſeſpoir, & je joindrois cette obligation à toutes celles que je vous ai déja. Vous voulez donc, Madame, que j'attende ces événemens que je crains, repliqua Agnès, hé bien... je vous obéirai;

mais que le juſte Ciel, pourſuivit-elle, s'ils deviennent funeſtes, ne puniſſe point un cœur innocent. Leur converſation ſe termina ainſi. Agnès ſe retira dans ſon appartement, mais elle n'en fut pas dans un état plus tranquille.

Ce que Dom Pedre avoit appris du projet d'Agnès lui cauſa beaucoup d'agitation. Il ſouhaita n'avoir jamais aimé & deſira la mort; mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de changer les ordres du Deſtin, & quelque réſolution qu'il prît pour ſupporter l'abſence d'Agnès, ſa tendreſſe étoit trop forte pour y pouvoir conſentir.

Après avoir long-tems combattu avec lui-même, il se détermina à faire ce qu'il ne vouloit pas permettre à Agnès. Sa valeur lui reprochoit l'oisiveté dans laquelle il passoit les plus belles années de sa vie. Il représenta au Roi que ses Alliés, & même le Prince Dom Jean-Emanuel son beau-pere avoient des affaires qui demandoient sa présence sur la frontiere ; il obtint aisément la permission de faire ce voyage auquel la Princesse ne s'opposa point.

Agnès le vit partir sans aucune peine, quoiqu'elle n'eût point d'éloignement pour lui. Dom Alvare recommença ses importu-

nités, & la perſécuta ouvertement. Il n'oublia rien pour toucher l'inſenſible Agnès, & n'employa pendant long-tems que les armes de l'amour. Mais voyant que ſa ſoumiſſion & ſon reſpect lui étoient inutiles, il réſolut de ſe ſervir des moyens les plus violens.

Comme le Roi avoit une entiere déférence pour tous ſes conſeils, il ne lui fut pas difficile de le faire entrer dans ſes vues. Il ſe plaignit de l'ingratitude d'Agnès, & mit tout en uſage pour lui perſuader qu'elle ne venoit que de la paſſion qu'elle avoit pour le Prince. Ce diſcours ayant excité la colere du Roi, il lui

réitéra toutes les promeſſes qu'il lui avoit faites.

Le Roi n'avoit pas encore parlé à Agnès en faveur de Dom Alvare, & ne doutant point que ſon approbation ne ſurmontât tous les obſtacles, il ſaiſit la premiere occaſion de s'entretenir avec elle pour lui en parler. Je crois, lui dit-il, que Dom Alvare a aſſez de mérite pour avoir obtenu un peu de part dans votre eſtime, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que je vous parle en ſa faveur. Je ſais tout ce que vous valez, mais il n'a rien qui puiſſe le rendre indigne de vous; & lorſque vous aurez réfléchi ſur le choix que mon amitié a fait

de lui parmi tous les Grands de ma Cour, vous lui rendrez la même justice. Sa fortune est des plus brillantes, puisque je suis son protecteur. Il a de la naissance, de l'honneur & du courage ; il vous adore, & il me semble que tous ces motifs doivent suffire pour vaincre votre fierté.

Agnès étoit si peu disposée à donner son cœur à Dom Alvare, que tout ce que le Roi de Portugal venoit de lui dire, ne produisit aucun effet en sa faveur. Quand Dom Alvare, répondit-elle, seroit sans aucun mérite, les bontés dont Votre Majesté se plaît à l'honorer, lui donnent

aſſez d'avantage pour le faire réuſſir dans tout ce qu'il voudra entreprendre, & ſi je ne réponds point à ſes deſirs, ce n'eſt point que je lui trouve aucun défaut; mais, Sire, par quel injuſte pouvoir voudriez-vous que je l'aimaſſe, ſi le Ciel ne m'a point donné un cœur tendre? Et pourquoi prétendriez-vous que je me ſoumiſſe à lui, tandis que rien au monde ne m'eſt plus cher que ma liberté? Vous n'êtes point auſſi libre ni auſſi inſenſible que vous le dites, répondit le Roi en rougiſſant de colere, & ſi votre cœur n'étoit pas occupé d'un autre objet, Dom Alvare auroit lieu d'attendre du retour

de votre part : mais, ajouta-t-il avec fureur, fille imprudente & audacieuſe, quelles prétentions avez-vous ſur le cœur de Dom Pedre? J'ai caché juſqu'à préſent le chagrin que me donnent ſa foibleſſe & la vôtre ; mais quoique je ne le fiſſe pas paroître, il n'en étoit pas moins violent; & puiſque vous me forcez à le faire éclater, ſoyez certaine que quand mon fils n'auroit pas épouſé Conſtance, il ne ſeroit jamais à vous. Renoncez donc à ces chimeres, ſi vous voulez le guérir & vous juſtifier.

La courageuſe Agnès fut à peine maîtreſſe de ſes premiers mouvemens à ce diſcours ſi rem-

pli de mépris ; mais rappellant ſa vertu à ſon ſecours, la raiſon lui donna des forces pour ſe remettre du trouble dans lequel elle étoit, & faiſant réflexion que l'inſulte que le Roi venoit de lui faire, ne venoit que de ſon aveuglement & de ſa prévention pour ſon Favori, elle n'en conſerva aucun reſſentiment. Ses beaux yeux étoient animés d'un feu ſi doux & en même tems ſi noble, qu'ils découvroient la pureté de ſes ſentimens, & les fixant avec fermeté ſur le Roi : ſi le Prince Dom Pedre a des foibleſſes, lui dit-elle d'un air dédaigneux, il ne me les a jamais fait connoître,
&

& je ſuis bien sûre de n'y avoir jamais contribué ; mais pour vous montrer le peu d'égard que j'ai pour vos injuſtes ſoupçons, & pour mettre ma gloire en sûreté, je vivrai loin de vous & de tout ce qui vous appartient. Oui, Sire, je quitterai Coimbre avec plaiſir ; & à l'égard de ce Favori qui vous eſt ſi cher, ajouta-t-elle avec une noble fierté dont le Roi ſentit toute la force, de ce Favori ſi digne de poſſéder l'affection d'un grand Prince, je vous aſſure qu'en quelque endroit du monde que la fortune me conduiſe, je n'en garderai aucun ſouvenir. A ces mots elle fit une profonde révérence, &

s'éloigna si promptement de la présence du Roi, qu'il n'eût pas pu s'y opposer quand il en auroit eu le dessein.

Le Roi fut plus convaincu que jamais qu'Agnès favorisoit la passion de Dom Pedre. Il alla sur le champ trouver Constance pour lui faire part de ses idées, mais elle n'étoit pas capable de recevoir de telles impressions, & suivant son penchant naturel elle la défendit avec beaucoup de générosité. Le Roi qui auroit voulu lui inspirer les sentimens d'indignation qu'il avoit contre Agnès, fut fâché de la voir prévenue si favorablement pour sa rivale, il lui reprocha

ſa trop grande douceur ; il alla enſuite trouver Dom Alvare. Sa colere augmenta la rage de ſon Favori : ce dernier fut dans le plus grand déſeſpoir, en apprenant que la démarche que ſon Maître venoit de faire n'avoit produit aucun effet en ſa faveur. Cette orgueilleuſe fille me brave donc, dit-il au Roi, & dédaigne l'honneur que votre bonté lui offre ! que ne puis-je réſiſter à une ſi fatale paſſion ? Mais je l'aime malgré moi, & je ne puis éteindre la flamme qui me conſume. Que ne puis-je encore faire plus pour vous, repliqua le Roi ? Hélas ! Sire, reprit Dom Alvare, il faut donc que

j'aie par force ce que je ne puis obtenir autrement de l'orgueilleuſe & cruelle Agnès. Hé bien, ajouta le Roi, comme il ne me conviendroit point de paroître autoriſer une violence publique au milieu de mon Royaume, choiſiſſez ceux de mes ſujets que vous croirez les plus capables de vous ſervir, & enlevez cette beauté qui vous eſt ſi chere : ſi elle ne ſe rend point encore à votre amour, employez le pouvoir que je vous donne pour l'obliger à vous épouſer.

Dom Alvare ravi de cette propoſition qui flattoit en même tems ſon amour & ſa colere, ſe jetta aux pieds du Roi, en lui

renouvellant toutes les marques de ſa reconnoiſſance, & ne ſongea plus qu'à employer ſon injuſte autorité contre Agnès.

Il y avoit environ trois mois que Dom Pedre étoit abſent, lorſque Dom Alvare entreprit ce que le Roi lui avoit conſeillé: quoique la modération de ce Prince lui fût connue, il craignoit ſa préſence, & ne vouloit pas attendre le retour d'un rival avec lequel il ne vouloit avoir aucun démêlé.

Une nuit que la malheureuſe Agnès remplie de ſes inquiétudes ordinaires attendoit en vain le ſommeil, elle entendit du bruit, & vit entrer dans ſa chambre

des hommes qui lui étoient inconnus. Leurs mesures étoient si bien concertées qu'ils l'enleverent du palais, & l'ayant mise dans un carosse fermé, ils l'emmenerent hors de Coimbre sans trouver aucun obstacle. Elle ne savoit de qui elle avoit à se plaindre, ni qui elle pouvoit soupçonner. Dom Alvare lui paroissoit trop puissant pour chercher à se satisfaire par cette voie, & elle avoit trop bonne opinion du Prince pour l'accuser de pareil attentat. Enfin quelque chose qu'elle pût faire, elle fut obligée de céder à sa mauvaise fortune. Les ravisseurs firent une si grande diligence qu'ils se trouverent très

loin de la Ville avant le lever de l'aurore.

Aussi-tôt que le jour parut, elle jetta les yeux sur tous ceux qui l'environnoient, & n'en connut pas un seul. Voyant que ses ravisseurs étoient sourds à ses prieres & à ses cris, elle implora le secours du Ciel & s'abandonna à sa conduite.

Tandis qu'elle étoit ainsi accablée de douleur, incertaine de sa destinée, elle apperçut une troupe d'hommes à cheval qui s'avançoit vers celle qui la conduisoit. Ses ravisseurs ne l'éviterent point, croyant que c'étoit Dom Alvare ; mais lorsqu'ils en furent plus près, ils s'apperçurent

que c'étoit le Prince de Portugal qui étoit à leur tête, & qui ſans prévoir l'occaſion qui ſe préſentoit de ſervir Agnès, s'en alloit à Coimbre tout rempli de ſon idée, après avoir achevé l'expédition qui lui avoit été confiée.

Agnès qui ne l'attendoit pas changea alors d'opinion, & ne douta plus que ce ne fût Dom Pedre qui l'eût fait enlever. Eſt-ce vous Prince, lui dit-elle, qui m'avez ſéparée de la Princeſſe? Ce coup affreux partiroit-il d'une main qui lui eſt ſi chere? Que ferez-vous d'une perſonne infortunée qui ne deſire que la mort? Obſcurcirez-vous la gloire de votre vie par un artifice indigne

de vous? Ce difcours ne produifit pas moins de furprife au Prince que la vue d'Agnès lui en avoit caufé. Il comprit par ce qu'elle venoit de lui dire, la violence qu'on lui faifoit, & entrant en même tems dans une grande fureur, il lui fit appercevoir par un feul regard qu'il n'étoit pas l'indigne auteur de fon malheur. Je vous aurois enlevée, répondit-il, d'auprès de Conftance dont vous faites toute la douceur? Quelle opinion avez-vous de Dom Pedre? Non, Madame, quoique vous me voyez ici, je fuis entiérement innocent de la violence qui vous a été faite, & il n'y a rien que je n'en-

treprenne pour l'empêcher. En même tems il se tourna du côté de ses ravisseurs pour les reconnoître, mais sa présence les avoit déja dissipés. Il ordonna à quelques-uns de ses gens de les poursuivre & de les arrêter, afin de pouvoir découvrir par quel ordre ils avoient formé cet attentat.

Pendant ce tems Agnès n'étoit pas moins confuse qu'auparavant. Elle se félicitoit de sa destinée qui amenoit le Prince dans un moment où il lui devenoit si nécessaire. Elle étoit bien aise d'être sortie d'un péril qui lui paroissoit inévitable; mais cette joie étoit troublée par la réflexion qu'elle faisoit que c'étoit son amant qui

étoit ſon libérateur, & un amant digne de toute ſa reconnoiſſance, mais qui devoit ſon cœur à la plus aimable Princeſſe du monde.

Tandis que les gens du Prince étoient occupés à pourſuivre les raviſſeurs d'Agnès, il étoit reſté preſque ſeul avec elle, & quoiqu'il eût toujours réſolu d'éviter un moment ſi dangereux, ſa fermeté ne fut pas à l'épreuve d'une occaſion ſi favorable. Madame, lui dit-il, comment eſt-il poſſible que des hommes faits pour m'obéir aient été capables de vous offenſer? Je ne me ſerois jamais cru deſtiné à venger une telle injure; mais puiſque le Ciel a permis qu'elle vous ait été faite, je

périrai plutôt que de ne pas la venger. Prince, répondit Agnès à qui ce discours faisoit encore plus de peine que l'entreprise de Dom Alvare, ceux qui ont manqué de respect à la Princesse & à vous, ne sont point obligés d'en avoir pour moi; je ne doute point que Dom Alvare ne soit l'auteur de cet attentat, & je sais ce que je dois craindre de lui par tout ce que ses importunités m'ont déja fait souffrir. Il est sûr de la protection du Roi, & il le rendra complice de son crime; mais le Ciel vous a conduit ici heureusement pour moi, & je vous suis redevable par la liberté que vous m'avez rendue,

du bonheur de ſervir encore la Princeſſe. Votre reconnoiſſance & votre amitié, répondit le Prince, vous attachent à Conſtance, & ma deſtinée m'engage à vous pour jamais.

La modeſte Agnès qui craignoit ce diſcours autant que le malheur qu'elle venoit d'éviter, ne lui répondit qu'en baiſſant les yeux, & le Prince qui s'apperçut du trouble dans lequel elle étoit, la laiſſa pour aller parler à ſes gardes. Ils ramenoient dans ce moment un des gens de Dom Alvare. L'aveu de ce priſonnier lui découvrit la vérité. Il lui pardonna, ne croyant pas devoir punir quelqu'un qui obéiſſoit à

un homme que la foibleſſe de ſon pere avoit rendu tout puiſſant.

On ramena enſuite Agnès à Coimbre, ſon aventure commençoit à y faire grand bruit. La Princeſſe étoit au déſeſpoir, & crut d'abord que c'étoit une ſuite du deſſein qu'avoit Agnès de ſe retirer; mais quelques perſonnes qui la ſervoient lui ayant dit qu'elle avoit été enlevée par force, elle en alla porter ſes plaintes au Roi, qui n'y eut aucun égard.

Madame, lui dit-il, laiſſez cette beauté fatale s'éloigner de vous. C'eſt elle qui vous enleve le cœur de Dom Pedre; ne vous affligez pas de ſon abſence, &

rendez-en plutôt graces au Ciel & à moi.

La généreuse Princesse prit le parti d'Agnès avec la plus grande fermeté, & étoit encore occupée à prendre sa défense, lorsque le Prince arriva à Coimbre.

Le premier objet qui fixa les yeux du Prince fut Dom Alvare. Dans ce moment il traversoit une des cours du palais, entouré d'une foule de Courtisans que sa faveur auprès du Roi attiroit à sa suite. Cette vue excita la fureur de Dom Pedre, mais celle du Prince & d'Agnès causa dans Alvare une autre espece d'émotion. Il devina aisément que c'étoit Dom Pedre qui avoit fait

manquer ſon projet. S'il ſe fût laiſſé emporter à toute ſa fureur, elle auroit produit les effets les plus funeſtes.

Dom Alvare, lui dit le Prince, c'eſt donc ainſi que vous uſez de l'autorité que le Roi mon pere vous a donnée? N'eſt-ce que pour commettre les actions les plus infames que vous avez été décoré des emplois les plus éminens? Et ne vous ſervez-vous de l'autorité qui vous eſt confiée que pour ravir Agnès? Ignorez-vous combien la Princeſſe s'intéreſſe à tout ce qui regarde cette fille, & ne ſavez-vous pas la tendreſſe & l'eſtime qu'elle a pour elle? Non, répondit Dom Alvare

Alvare avec insolence, je ne l'ignore point, & je sais l'intérêt que votre cœur y prend. Lâche & perfide que tu es, répondit le Prince, ni la faveur dont tu as tant abusé, ni ton audace ne m'empêcheroient point de te punir, si tu étois digne de ma colere : mais il y a d'autres voies pour abaisser ton orgueil; & il ne conviendroit point de faire servir des armes telles que les miennes au vil emploi de punir un esclave tel que toi.

Dom Pedre s'en alla après avoir dit ces mots, & laissa Dom Alvare dans une fureur inexprimable. Le désespoir dans lequel il étoit de voir renverser une

entreprise qu'il croyoit si sûre, & le mépris que le Prince lui avoit montré, lui fit prendre la résolution de tout sacrifier à sa vengeance.

Quoique le Roi aimât son fils, il étoit si prévenu contre sa passion, qu'il ne put lui pardonner ce qu'il avoit fait, & le condamna pour ce dernier acte de justice qu'il venoit de faire en délivrant Agnès, comme si c'eût été le plus grand des crimes.

Elvire que la douceur de l'espérance avoit flattée pendant quelques momens, vit avec un sensible déplaisir le retour d'Agnès, qui ne lui permit plus de penser à autre chose qu'à irriter son frere.

Enfin le Prince vit le Roi; mais au lieu d'en être reçu avec la joie dûe au ſuccès de ſon voyage, il lui parut chagrin & agité. Après qu'il lui eut rendu ſes premiers devoirs, & qu'il lui eut fait un détail circonſtancié de tout ce qu'il avoit fait, il lui parla de la violence qui avoit été commiſe ſur Agnès de Caſtro, & s'en plaignit au nom de la Princeſſe & au ſien.

Vous devez garder le ſilence ſur cette affaire, repliqua le Roi, & le motif qui vous fait parler eſt ſi honteux que j'en ſoupire & que j'en rougis pour vous. Eſt-ce à vous à vous plaindre, ſi cette fille dont la préſence

m'eſt importune ſe trouve éloignée d'ici ? Mais Sire, interrompit le Prince, quelle néceſſité y avoit-il d'employer la force, l'artifice & les ténebres, quand le moindre de vos ordres eût été ſuffiſant ? Agnès vous eût obéi avec plaiſir, & ſi elle reſte à Coimbre, c'eſt peut-être contre ſa volonté. Mais enfin, Sire, Conſtance eſt offenſée, & ſans la crainte de vous déplaire, ſeule capable de me retenir, le raviſſeur ne ſeroit pas reſté impuni. Que vous êtes heureux, reprit le Roi avec un ſourire mépriſant, d'employer le nom de Conſtance pour favoriſer l'intérêt que votre cœur y prend !

Vous croyez ſans doute que je l'ignore, & que cette malheureuſe Princeſſe voit avec indifférence l'injure que vous lui faites ? Ne me parlez plus d'Agnès, ajouta-t-il avec un ton ſévere, contentez-vous du pardon que je vous accorde pour le paſſé, & ſouvenez-vous de la conſidération que j'ai pour Dom Alvare, lorſque vous formerez des projets contre lui. Hé bien, Sire, repliqua le Prince avec fierté, je ne vous parlerai plus d'Agnès, mais nous ne ſouffrirons pas Conſtance & moi, qu'elle ſoit davantage expoſée aux inſultes de votre Favori. Le Roi fut ſur le point de s'abandonner à la

fureur que lui inſpira ce diſcours, mais il eut encore un reſte de prudence qui l'en empêcha. Retirez-vous, dit-il à Dom Pedre, ſouvenez-vous de ma puiſſance & de ce que vous me devez.

Pendant cette converſation Agnès recevoit de la Princeſſe & de toutes les femmes de la Cour, de grandes marques de joie & de tendreſſe. Conſtance vit auſſi Dom Pedre avec les plus grands témoignages de ſatisfaction, & bien loin de paroître fâchée de ce qu'il venoit de faire pour Agnès, elle l'en remercia en particulier, & ſe montra toujours la même pour lui, malgré la jalouſie qu'on tâchoit de lui inſpirer.

Dom Alvare qui trouvoit dans ſa ſœur une méchanceté qui la rendoit digne de ſa confiance, ne lui cacha point la colere où il étoit. Elvire après avoir fait des efforts inutiles pour le calmer & pour ôter Agnès de ſon cœur, vit que ſon mal étoit incurable; elle lui fit comprendre que tant que Conſtance ne ſeroit point jalouſe, il n'auroit aucune eſpérance; que ſi elle pouvoit une fois ſoupçonner Agnès de quelque retour pour le Prince, elle ne manqueroit pas de l'abandonner, & qu'il ſeroit facile d'avoir cette ſatisfaction, le Prince n'étant ſi fier que par l'indulgence de Conſtance. En lui don-

nant cet avis, elle lui promit de le ſervir efficacement, & n'ayant beſoin de perſonne que d'elle-même pour accomplir des noirceurs, elle recommanda à Dom Alvare de bien ménager le Roi. Quatre années s'étoient paſſées dans cet état de trouble & d'affliction, & la Princeſſe outre ſon premier enfant qui étoit mort, & Fernand qui vivoit, avoit mis au monde deux filles.

Quelques jours après le retour de Dom Pedre, Elvire qui étoit très-habile dans l'art de bien conduire un mauvais deſſein, gagna une des femmes de Conſtance. Elle commença d'abord par la flatter, enſuite elle l'accabla de

présens, & trouvant en elle un caractere aussi porté à la méchanceté que le sien, elle résolut sur le champ de s'en servir.

Lorsqu'elle se fut bien assurée de cette femme, elle composa une lettre qu'elle fit ensuite transcrire par une main inconnue; elle la lui donna pour la remettre à Constance à la premiere occasion qu'elle trouveroit, en lui disant qu'Agnès l'avoit laissée tomber. Cette lettre contenoit à peu près ce qui suit.

Des raisons dont je vous instruirai m'obligent à me servir d'une main étrangere. Que je suis heureux d'être parvenu à vaincre vos scrupules! & que je trouverai

de félicité dans le bonheur que j'espere. Je ferai occupé toute ma vie à vous assurer de la sincérité de mon amour. Souvenez-vous, je vous prie, de l'entretien secret que je vous ai demandé. Je n'ose vous parler en public. Trouvez bon que je vous conjure par tout ce que j'ai souffert, de m'accorder la grace de venir ce soir dans l'endroit dont nous sommes convenus, & de ne me plus parler de Constance. Elle doit se contenter de mon estime, puisque mon cœur ne peut être qu'à vous.

L'infidelle Portugaise exécuta très-exactement les ordres d'Elvire, & le jour suivant voyant Agnès sortir de l'appartement de

la Princeſſe, elle porta la lettre à Conſtance qui la prit, & y trouva ce qu'elle étoit bien éloignée d'imaginer. La tendreſſe ne produiſit jamais une douleur plus vive que celle qu'elle éprouva; Hélas! ils ſont donc coupables tous deux, dit-elle en ſoupirant, & quand mon cœur veut prendre leur défenſe, ma raiſon les condamne! Malheureuſe Princeſſe, objet des caprices du ſort! que ne peux-tu mourir, puiſque tu n'as pas aſſez de courage pour venger ton honneur outragé.

O Dom Pedre! pourquoi m'avez-vous donné votre main ſans me donner votre cœur! Et toi, ingrate, n'es-tu donc née que

pour faire le malheur de ma vie, & pour être peut-être la ſeule cauſe de ma mort. Après s'être laiſſé aller pendant quelques momens à ſon déſeſpoir, elle appella cette fille qui venoit de lui apporter la lettre, elle lui ordonna de n'en point parler, & de ne point ſouffrir que perſonne entrât dans ſon appartement.

Conſtance réfléchit alors avec plus de liberté ſur la conduite de Dom Pedre & ſur l'infidelle Agnès qui l'avoit trahie. Tandis que ſon ame étoit ainſi en proie aux chagrins les plus amers, elle cherchoit encore à les excuſer, & étoit prête à tout faire pour Dom Pedre; à la fin elle prit la

résolution de ne se point plaindre de lui.

Elvire fut bientôt informée de ce qui s'étoit passé, ainsi que de la douleur dans laquelle la Princesse étoit plongée ; elle en conçut les plus grandes espérances.

Agnès bien éloignée de prévoir cet orage, retourna chez Constance, & apprenant qu'elle étoit indisposée, elle passa le reste de la journée à la porte de sa chambre, afin d'être plus à portée d'apprendre des nouvelles de sa santé, mais on ne la laissoit point entrer. Elle fut extrêmement surprise & troublée de cette défense ; le Prince eut le même sort, & fut étonné de ce qu'il

n'étoit pas excepté de cet ordre.

Le jour ſuivant Conſtance parut, mais ſi changée qu'il n'étoit pas difficile de s'appercevoir qu'elle avoit ſouffert. Agnès avoit beaucoup d'impatience de s'approcher d'elle, & la Princeſſe ne pouvoit s'empêcher de pleurer. Elles ſe turent pendant quelque tems. Conſtance attribua le ſilence d'Agnès aux remords dont elle étoit tourmentée. Cette fille infortunée ne pouvant le garder plus long-tems : Madame, dit-elle, eſt-il poſſible que deux jours aient pu me priver de toute la bonté que vous aviez pour moi? Qu'ai-je fait, & pourquoi me puniſſez-vous? La Princeſſe

jetta ſur elle un regard languiſſant, & ne lui répondit que par des ſoupirs. Agnès offenſée de cette réſerve ſortit au déſeſpoir, & la colere qu'elle témoigna contribua encore à la faire paroître coupable aux yeux de la Princeſſe.

Dom Pedre entra immédiatement après, & trouvant Conſtance dans une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire, il la conjura de la maniere la plus tendre de prendre ſoin de ſa ſanté. La vie, dit-elle, n'eſt pas ce qui peut me rendre plus heureuſe, & j'en aurois plus de ſoin, ſi je vous aimois moins : mais...., elle ne put achever. Le Prince

extrêmement affligé du trouble dans lequel il la voyoit, ſoupira triſtement ſans lui répondre. Son ſilence redoubla le chagrin de Conſtance, le dépit s'y joignit, & tout lui perſuadant qu'elle étoit ſacrifiée, elle ne voulut entrer dans aucune explication avec le Prince, & le laiſſa partir ſans lui rien dire.

Conſtance qui étoit accoutumée d'ouvrir librement ſon cœur à Agnès, croyant alors qu'elle l'avoit trompée, s'abandonna tellement à ſon chagrin, qu'elle fut prête d'y ſuccomber, elle en tomba malade, ſa maladie devint bientôt dangereuſe, & toute la Cour fut extrêmement touchée

de

de ce malheur. Dom Pedre en fut véritablement affligé ; mais Agnès le fut encore plus que tout le reste. La froideur que lui avoit témoignée Constance la faisoit soupirer sans cesse, & sa maladie dont la cause n'étoit que dans son imagination, lui faisoit faire des réflexions sur chaque circonstance qui s'offroit à sa mémoire. Elle en vint à la fin jusqu'à se reprocher tout ce que la Princesse souffroit.

La maladie de Constance augmenta de maniere qu'on craignit pour sa vie. Elle-même commença à sentir les approches de la mort, mais cette pensée ne lui causa aucun trouble. Elle vit

la fin de ses jours, comme le seul terme à tous ses maux, & le déseſpoir de tous ceux qui l'approchoient ne put l'ébranler.

Le Roi qui l'aimoit tendrement & qui connoiſſoit sa vertu, fut extrêmement touché de l'état fâcheux où il la voyoit réduite, & Dom Alvare qui ne perdoit pas la moindre occasion de lui faire connoître que c'étoit la jalouſie qui cauſoit la maladie de Conſtance, ne l'irrita que trop contre des coupables qui étoient dignes de compaſſion.

Le Roi n'étoit pas d'un caractere à cacher long-tems sa colere. Vous donnez de beaux exemples, dit-il au Prince, ils

rendront votre mémoire bien illuſtre ; la mort de Conſtance dont ſeul vous ſerez l'auteur, eſt le malheureux fruit de votre paſſion criminelle. Craignez le courroux du Ciel, & regardez-vous comme un monſtre qui n'eſt pas digne de voir le jour. Si la tendreſſe paternelle ne m'intéreſſoit pas pour vous, que n'auriez-vous point à craindre de mon juſte reſſentiment ? Mais que ne doit point auſſi attendre de ma colere l'imprudente Agnès à qui rien ne me lie ? Si Conſtance meurt, elle éprouvera les effets de ſon indiſcrétion, & de la hardieſſe qu'elle a d'entretenir dans ma Cour une flamme in-

ſenſée par de vaines eſpérances, & de nous faire perdre la Princeſſe la plus aimable, que vous n'êtes pas digne de poſſéder.

Dom Pedre ſavoit très-bien que Conſtance n'ignoroit pas la paſſion qu'il avoit pour Agnès, mais la douceur avec laquelle elle lui en avoit parlé le raſſuroit. Il fut très-ſenſible aux reproches du Roi; mais comme ſa faute n'étoit pas volontaire, & qu'un pouvoir ſuprême l'avoit forcé d'aimer, il parut affligé & confus. Vous me condamnez, Sire, répondit-il; mais ſi mes intentions vous étoient connues, peut-être ne me trouveriez-vous pas ſi criminel. Je ne

voudrois d'autre juge que la Princeſſe elle-même, que vous dites que je ſacrifie, ſi elle étoit dans un état à pouvoir être conſultée. Si je ſuis coupable de quelque foibleſſe, elle a été aſſez juſte pour ne m'en faire aucun reproche, & ma bouche n'en a jamais informé Agnès : mais ſi j'ai commis quelque faute, voudriez-vous punir une fille innocente, qui peut-être me condamne autant que vous ? Téméraire, interrompit le Roi, elle ne vous a que trop favoriſé. Vous ne l'auriez pas aimée ſi longtems, ſi elle ne vous avoit témoigné du retour. Sire, repliqua le Prince pénétré de douleur

de l'outrage qu'on faiſoit à Agnès, vous offenſez la vertu la plus pure, & ce que vous fait dire votre colere, eſt indigne de vous. Je n'ai jamais reçu aucune faveur d'Agnès, je ne lui ai jamais rien demandé, & j'atteſte le Ciel que je n'ai jamais rien deſiré qui fût contraire à ce que je dois à Conſtance.

Pendant cet entretien, une des femmes de la Princeſſe vint tout en larmes avertir Dom Pedre, que Conſtance étoit à la derniere extrémité. Allez voir votre funeſte ouvrage, dit le Roi, n'attendez plus d'indulgence d'un pere depuis long-tems irrité.

Le Prince courut à l'apparte-

ment de Conſtance qu'il trouva mourante. Agnès étoit évanouie entre les bras de quelques femmes. L'affliction & l'impatience d'Agnès avoient cauſé ces malheurs ; elle n'avoit pu ſoutenir plus long-tems l'indifférence de la Princeſſe, & l'avoit priée avec inſtance de lui dire quel étoit ſon crime, & de lui ôter la vie ou de lui rendre ſon amitié.

Conſtance qui voyoit qu'il falloit mourir, ne put cacher plus long-tems à Agnès ſa douleur ſecrette. Elle lui montra le fatal billet qu'Elvire avoit fait écrire. Ah ! Madame, s'écria la belle Agnès après l'avoir lu, que vous vous ſeriez épargné d'inquiétu-

des, si vous m'eussiez ouvert votre cœur avec votre bonté ordinaire. Il est bien facile de voir que cette lettre est contrefaite, & que j'ai des ennemis impitoyables. Croyez-vous que le Prince fût assez imprudent pour se servir d'une autre main que de la sienne dans une pareille occasion, & pensez-vous que si j'étois capable de me deshonorer ainsi, j'en laissasse subsister de pareils témoignages, & que je prisse si peu de précautions? Vous n'êtes point trahie ni par moi ni par le Prince; j'en atteste le Ciel, & tout ce que j'ai tenté pour quitter Coimbre. Hélas!

ma chere Princeſſe ! comment avez-vous ſi peu connu une infortunée à qui vous avez marqué tant de bontés ? Ne croyez pas qu'après m'être juſtifiée, je puiſſe reſter dans le monde. Non, il n'y aura point de retraite aſſez obſcure pour moi. Je tâcherai de cacher ces funeſtes attraits dans quelque lieu où ils ne pourront plus nuire.

La Princeſſe touchée du diſcours & des larmes d'Agnès, prit ſa main, la ſerra dans la ſienne, & fixant ſur elle des regards capables d'exciter la pitié dans les cœurs les plus inſenſibles : ſi j'ai pu vous offenſer, ma chere Agnès, répondit-elle,

la mort que j'attends, vous vengera bientôt. Je vous jure que je n'ai jamais cessé de vous aimer. Je crois tout ce que vous venez de me dire, & je vous aime plus tendrement que jamais.

Ce fut dans ce moment que la douleur dont elles étoient toutes deux également accablées, réduisit la Princesse dans une telle extrémité, que l'on envoya chercher Dom Pedre. Il vint, & se trouva lui-même presque sans mouvement à cette vue. Quel que fût le penchant secret qui l'entraînoit au secours d'Agnès, il courut à Constance; cette Princesse sentant approcher ses derniers momens par la sueur froide

qui lui couvroit tout le corps, fit retirer les perſonnes qui pouvoient lui être ſuſpectes, & s'adreſſant à Dom Pedre :

Si j'abandonne la vie ſans regret, lui dit-elle, ce n'eſt point ſans chagrin que je me ſépare de vous : mais Prince, il faut ſavoir ſe vaincre aux approches de la mort ; je m'oublierai moi-même entiérement pour ne penſer qu'à vous. Je n'ai point de reproches à vous faire ; je ſais que c'eſt l'amour qui diſpoſe des cœurs, & non pas la raiſon. Agnès a aſſez de charmes pour inſpirer la plus violente paſſion ; elle eſt digne par ſa vertu d'être élevée aux plus grands honneurs. Je lui de-

mande encore une fois pardon de l'injuſtice que je lui ai faite, & je vous la recommande comme la perſonne qui m'eſt la plus chere. Promettez-moi, Prince, avant que j'expire, de lui donner ma place ſur le trône, elle ne peut être mieux remplie. Vous ne pouvez choiſir une Princeſſe plus digne de régner ſur vos peuples, ni une meilleure mere pour nos enfans: Et vous ma chere & fidelle Agnès, pourſuivit-elle, n'écoutez point une vertu trop ſcrupuleuſe qui pourroit s'oppoſer aux deſirs du Prince de Portugal: ne lui refuſez point un cœur dont il eſt digne, & accordez-lui cette amitié que vous

avez pour moi, avec celle qui est dûe à son mérite : prenez soin de mon fils Fernand & des deux jeunes Princesses ; qu'ils me retrouvent en vous, & parlez-leur quelquefois de moi : adieu, vivez tous deux heureux ; & recevez mes derniers embrassemens.

Agnès accablée de douleur, avoit un peu repris ses esprits. Ces dernieres paroles la firent retomber en foiblesse une seconde fois : cette foiblesse fut suivie de convulsions si violentes, que l'on craignit pour sa vie : mais Dom Pedre ne s'éloigna jamais de Constance. Quoi ? Madame, dit-il, pouvez-vous penser que votre mort puisse faire

mon bonheur ? Hélas ! Conſtance, ſi mon cœur a pu vous offenſer, votre vertu vous a aſſez vengée de moi malgré vous-même. Me croyez-vous aſſez barbare ?... Comme il continuoit de parler, il s'apperçut que la mort fermoit les yeux de la plus généreuſe Princeſſe qui fut jamais, & il fut ſur le point de la ſuivre au tombeau.

De quelle douleur Agnès ne fut-elle pas ſaiſie, lorſque revenue de ſon évanouiſſement, elle apprit que Conſtance venoit d'expirer ! Elle eût voulu s'arracher la vie, & ſe livra entiérement à ſon déſeſpoir.

Dès que le bruit de la mort

de la Princeſſe ſe fut répandu, la Ville & la Cour furent en larmes. Elvire qui vit que Dom Pedre étoit alors libre de s'engager, ſe repentit d'avoir contribué à la mort de Conſtance; & penſant qu'elle en étoit la cauſe, elle ne pouvoit ſe le pardonner.

Il fallut garder Agnès pendant pluſieurs jours. Elle ne ceſſa de pleurer, & le Prince fut pendant le même tems dans la plus profonde triſteſſe; mais lorſque les premiers mouvemens de ſa douleur furent paſſés, ceux de l'amour qu'il reſſentit de nouveau pour Agnès, lui firent voir qu'il étoit toujours le même. Il

fut long-tems ſans la voir, mais cette abſence ne ſervit qu'à la lui faire trouver encore plus belle lorſqu'il la revit.

Dom Alvare effrayé de voir le Prince libre de tout engagement, fit de nouveaux efforts auprès d'Agnès de Caſtro, qui n'étoit alors occupée que de ſa douleur. Elvire qui déſiroit venir à bout du deſſein qu'elle avoit formé, employa tout l'art dont les femmes ſont capables, pour faire revivre l'amour dont le Prince avoit autrefois brûlé pour elle : mais Agnès régnoit ſeule ſur ſon cœur. Cette fille charmante avoit pris la ferme réſolution de paſſer le reſte de ſes jours dans une

retraite

retraite ſolitaire. Mais malgré la précaution qu'elle prit de cacher ſon deſſein, le Prince en fut informé, & fit tout ce qu'il put pour ſoutenir ce malheur avec fermeté. Il ſe crut plus de force qu'il n'en avoit en effet, & après avoir conſulté ſon cœur, il ne ſentit que trop combien la préſence d'Agnès lui étoit néceſſaire. Madame, lui dit-il en ſoupirant & les yeux baignés de larmes, quel crime ai-je commis pour vous faire réſoudre ma mort? Quoique je ne vous aie jamais dit combien je vous aime, je ſuis néanmoins perſuadé que vous ne l'ignorez pas. J'ai été obligé pendant quelques années de garder

le ſilence par égard pour vous, pour Conſtance & pour moi-même : mais il ne m'eſt pas poſſible de me taire plus long-tems. Il faut que je vous diſe enfin tout ce que je ſens. Ne dédaignez pas les aſſurances de l'amour le plus tendre & le plus reſpectueux. Je voudrois que l'offre du trône pût vous flatter. La fortune la plus brillante ne pourroit me toucher qu'en la partageant avec vous.

Agnès ne répondit d'abord à ces paroles que par une abondance de larmes. Après qu'elle les eut eſſuyées, elle regarda Dom Pedre avec un air qui lui fit aiſément comprendre qu'elle n'approuvoit point ce qu'il ve-

noit de lui dire. Si j'étois capable, dit-elle, de lá foiblesse que vous voulez m'inspirer, vous seriez obligé de m'en punir. Quoi? Constance est à peine dans le tombeau que vous voulez que je l'offense? Non, Prince, ajouta-t-elle avec plus de douceur, celle que vous avez comblée de tant de faveurs n'attirera point sur elle la colere du Ciel ni le mépris des hommes par une action si lâche. Ne vous obstinez donc point à un dessein que je n'approuverai jamais. Vous devez à Constance après sa mort une fidélité qui puisse vous justifier, & de mon côté je dois éviter votre vue, pour réparer

s'il eſt poſſible les maux que je lui ai fait ſouffrir. Allez, Madame, répondit le Prince en changeant de viſage, allez attendre des nouvelles de ma mort dans cette partie du monde où votre cruauté vous conduira. Vous ne les attendrez pas longtems, j'irai la chercher au milieu des combats que ſe livrent les peuples qui environnent cet Empire.

Ces derniers mots firent ſentir à Agnès que ſon cœur n'étoit pas auſſi exemt de foibleſſe qu'elle ſe l'imaginoit, & qu'elle s'intéreſſoit plus qu'elle ne penſoit à la vie de Dom Pedre. Vous devez conſerver vos jours, repli-

qua Agnès, pour le Prince & pour les Princeſſes que Conſtance vous a laiſſés. Voudriez-vous, continua-t-elle avec tendreſſe, abandonner leur jeuneſſe à la cruauté de Dom Alvare? Vivez, Prince, vivez & laiſſez la malheureuſe Agnès être ſeule ſacrifiée. Hélas! cruelle, interrompit Dom Pedre, pouvez-vous m'ordonner de vivre, ſi ce n'eſt pas pour vous? Eſt-ce un effet de votre haine? Non, repliqua Agnès, je ne vous hais point, & plût à Dieu que je puſſe me défendre de la foibleſſe que je ſens! Ne m'obligez pas d'en dire davantage; mais conſidérez que moins je ſens d'éloi-

gnement pour vous, plus je me trouve coupable, & que je ne dois plus vous voir ni vous parler. Enfin, Prince, si vous vous opposez à ma retraite, je vous déclare que Dom Alvare quelque odieux qu'il me soit, servira à me défendre contre vous, & que je consentirai plutôt à épouser un homme que j'abhorre, que de favoriser une passion qui coûte la vie à Constance. Hé bien, Agnès, reprit le Prince avec des yeux où la langueur étoit peinte, suivez les mouvemens que vous inspire votre vertu barbare, prenez les mesures que vous croirez nécessaires contre un amant malheureux, & jouissez de la gloire

de m'avoir refusé avec tant de cruauté. A ces mots il s'en alla, & Agnès étoit si troublée qu'elle ne fut pas en état de le retenir. Son courage s'opposoit à sa tendresse; elle sentit alors qu'il étoit plus nécessaire que jamais qu'elle s'éloignât.

Il lui étoit difficile de sortir de Coimbre, & en même tems de ne pas différer ce qu'elle croyoit si indispensable. Elle alla sur le champ chez le Roi. Ce Monarque la reçut d'un air sévere, ne voulant point consentir à ce qu'elle avoit à lui demander. Vous ne partirez point, dit-il, & si vous êtes sage, vous jouirez ici avec Dom Alvare de mon

amitié & de ma faveur. J'ai pris une autre résolution, repliqua Agnès, & le monde n'y a aucune part. Vous accepteriez sans doute Dom Pedre, reprit le Roi? l'éclat de sa naissance suffit pour satisfaire une femme ambitieuse; mais vous ne succéderez point à Constance qui vous aimoit si tendrement, & l'Espagne a assez de Princesses pour remplir avec lui le trône que je lui laisserai. Sire, répondit Agnès piquée de ce discours, si j'avois quelque penchant à l'amour, & si j'avois dessein de me marier, le Prince seroit peut-être le seul sur qui je voulusse jetter les yeux. Vous savez si mes ancêtres ont possédé

des Couronnes, & s'ils étoient dignes de les porter. Mais ſans m'arrêter à ces frivoles avantages, je ſuis réſolue de partir, & de ne pas demeurer plus long-tems eſclave dans un palais où je ſuis arrivée libre.

Cette réponſe fiere qui faiſoit voir le caractere d'Agnès, irrita & ſurprit le Roi : vous partirez, dit-il, lorſque je jugerai à propos, & ſans être eſclave à Coimbre, vous y attendrez mes ordres.

Agnès vit la néceſſité où elle étoit de reſter, & en fut ſi affligée qu'elle ne ſortit point pendant pluſieurs jours ſans oſer s'informer du Prince. Cette retraite lui épargna la douleur de recevoir Dom Alvare.

Pendant ce tems Dom Pedre tomba malade, & fut dans un ſi grand danger, que l'on craignit pour ſa vie. Agnès ne douta point que ce ne fût un effet de ſa douleur. Elle crut d'abord avoir aſſez de force & de courage pour le laiſſer mourir plutôt que de ſe rendre à ſes deſirs: mais lorſqu'elle eut examiné ſon cœur, elle fut bientôt convaincue du contraire. Elle ne ſe trouva plus cette cruelle fermeté qu'elle y croyoit ſi bien établie; elle éprouva du trouble & de l'inquiétude, elle verſa des larmes, forma des vœux, & enfin s'apperçut qu'elle aimoit le Prince.

Il étoit impoſſible de voir un ſi digne héritier de la Couronne ſur le point de mourir, ſans que ſon état causât une affliction univerſelle. Le peuple qui l'aimoit paſſoit toutes les journées à la porte du palais pour apprendre de ſes nouvelles, & toute la Cour étoit accablée de la plus vive douleur.

Dom Alvare cachoit ſa joie ſous une apparence de triſteſſe. Elvire pleine de ſa paſſion, & peut-être agitée par ſes remords, ſouffroit beaucoup du danger du Prince. Le Roi, quoiqu'il condamnât l'amour de ſon fils, avoit toujours pour lui de la tendreſſe, & ne pouvoit ſe réſoudre à le

perdre. Agnès qui ſavoit la cauſe de la maladie de Dom Pedre, étoit dans une cruelle ſituation, & en attendoit la fin avec les plus affreuſes inquiétudes. Enfin au bout d'un mois de craintes & d'alarmes, on commença à eſpérer ſa guériſon. Le Prince & Dom Alvare furent les ſeules perſonnes qui n'en témoignerent aucune joie, mais Agnès en reſſentit une très-vive.

Dom Pedre voyant qu'il falloit vivre malgré lui, ne ſongea plus qu'à paſſer ſes jours dans la triſteſſe. Dès qu'il fut èn état de ſortir, il chercha les lieux les plus ſolitaires, & ſut ſi bien domter ſa foibleſſe, qu'il alloit

par-tout où il ſavoit qu'Agnès ne ſeroit pas ; mais ſon image le ſuivoit en tous lieux, & ſa mémoire fidelle à lui repréſenter tous ſes charmes, la lui rendoit toujours dangereuſe.

Un jour qu'il étoit dans le jardin, il chercha un labyrinthe qui étoit dans le lieu le plus reculé, pour y cacher ſon chagrin pendant quelques heures. Il y trouva la triſte Agnès, dont la douleur peu différente de la ſienne l'avoit conduite au même endroit. Sa vue à laquelle il ne s'attendoit pas le fit frémir. Elle vit par le changement de ſon viſage qu'il n'étoit pas encore entiérement rétabli. Ses yeux languiſſans la trou-

blerent, & quoique ſon premier mouvement fût de fuir, un pouvoir inconnu l'arrêta, & il lui fut impoſſible d'y réſiſter.

Après quelques momens de ſilence qui n'étoient interrompus que par des ſoupirs, Dom Pedre ſe leva de la place où ſa foibleſſe l'avoit forcé de s'aſſeoir, il fit voir à Agnès en s'approchant d'elle, les triſtes marques de tout ce qu'il avoit ſouffert, & ne ſe contentant pas de la pitié qu'elle lui laiſſoit voir dans ſes yeux : Vous avez donc réſolu ma mort, cruelle Agnès, lui dit-il? Je la deſirois autant que vous, mais le Ciel m'a réſervé pour d'autres infortunes, & vous me

voyez encore auſſi malheureux, mais plus rempli que jamais de l'amour que vous m'avez inſpiré.

Le Prince n'avoit pas beſoin de ce diſcours pour s'attirer la compaſſion d'Agnès. La langueur de ſes regards parloit aſſez, & ſon cœur étoit trop bien diſpoſé pour lui : elle crut alors que Conſtance devoit être ſatisfaite. L'amour qui combattoit en faveur de Dom Pedre triompha de l'amitié, & trouva cet heureux moment pour lequel le Prince de Portugal avoit ſoupiré depuis ſi long-tems.

Ne me reprochez point une cruauté qui m'a encore plus coûté qu'à vous, répondit Agnès, &

n'accuſez point un cœur qui n'eſt ni ingrat ni barbare ; je vous avoue que je vous aime, mais après cet aveu que pouvez-vous me demander davantage ?

Dom Pedre qui ne s'attendoit pas à un changement ſi favorable, reſſentit une double ſatisfaction, & ſe jettant aux pieds d'Agnès, il exprima bien mieux par ſon ſilence ſa paſſion, qu'il n'auroit fait par le diſcours le plus éloquent.

Dom Pedre sûr de ſon bonheur fit part à l'aimable Agnès de ce qu'il avoit à craindre de la part du Roi. Ils conclurent que le fatal billet qui avoit avancé les jours de Conſtance, ne pouvoit

venir

venir que d'Elvire & de Dom Alvare. Le Prince qui ſavoit que ſon pere avoit déja cherché à le remarier, & étoit réſolu de faire épouſer Agnès à ſon Favori, la conjura ſi tendrement de prévenir ſes perſécutions en conſentant à un mariage ſecret, qu'après y avoir long-tems réfléchi, elle ſe rendit aux inſtances de Dom Pedre. Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle, quoique je ne prévoie que des malheurs; tout mon ſang ſe glace, lorſque je penſe à cette union, & l'image de Conſtance ſemble me détourner de la conclure.

L'amoureux Prince vainquit tous ſes ſcrupules, & la quitta

avec une si grande satisfaction qu'il rétablit bientôt ses forces. Il la vit ensuite avec le plaisir du mystere, & le jour qu'ils avoient pris pour leur mariage étant arrivé, Dom Gille Evêque de Guarda fit la cérémonie en présence de témoins fideles à Dom Pedre, qui se vit par ce moyen possesseur de tous les charmes de l'aimable Agnès.

Le mariage d'Agnès ne la rendit pas plus tranquille : ses ennemis qui ne cessoient de la persécuter, lui causerent des chagrins sans nombre. Le Roi que son refus avoit irrité, lui commanda d'épouser Dom Alvare, & la menaça de l'y forcer;

si elle continuoit à lui résister.

Le Prince prit hautement le parti d'Agnès. Cette hardiesse jointe au refus qu'il faisoit d'épouser la Princesse d'Aragon fit soupçonner la vérité au Roi son pere. Ce Monarque fut secondé dans ces recherches par ceux qui étoient trop intéressés pour ne pas dévoiler ce mystere. Alvare & sa sœur prirent tant de soin, soit par des présens, soit par des promesses, qu'ils découvrirent enfin les secrets engagemens de Dom Pedre & d'Agnès.

Il s'en fallut peu que le Roi ne fît éclater la rage & la fureur qu'une si grande témérité pouvoit lui inspirer contre Agnès.

Dom Alvare dont l'amour s'étoit changé dans la plus affreuſe haine, appaiſa les premiers tranſports du Roi en lui faiſant comprendre que s'il ſe contentoit de rompre leur mariage, ſa vengeance ne ſeroit pas ſuffiſante. Il aigrit le cœur du Roi au point de le faire conſentir à la mort d'Agnès. Le cruel Dom Alvare offrit ſon bras pour cette affreuſe exécution, & ſa fureur répondit pour lui de ce ſacrifice.

Le Roi qui croyoit la gloire du trône flétrie par cette alliance, & la ſienne propre compromiſe par le procédé de ſon fils, donna un plein pouvoir à cet aſſaſſin de rendre l'innocente Agnès la victime de ſa rage.

Il n'étoit pas aiſé d'exécuter cet affreux projet. Quoique le Prince ne vît Agnès qu'en ſecret, néanmoins il veilloit ſans ceſſe ſur elle, & il ſe paſſa environ un an depuis ſon mariage avant que Dom Alvare pût trouver l'occaſion qu'il cherchoit depuis ſi long-tems.

Le Prince prenoit peu de divertiſſement, & s'éloignoit très-rarement de Coimbre; mais un jour, jour infortuné, & marqué par le Ciel pour un aſſaſſinat inoui, il fit une partie de chaſſe à une maiſon que le Roi de Portugal avoit auprès de la Ville.

Agnès aimoit tout ce qui pouvoit donner quelque ſatisfaction

au Prince ; mais un trouble ſecret lui fit craindre quelque infortune dans ce jour malheureux. Prince, lui dit-elle, avec une inquiétude dont elle ne pouvoit pénétrer le motif, je frémis en vous voyant aujourd'hui, comme ſi c'étoit le dernier de mes jours. Conſervez-vous, mon cher Prince, & quoique vous ne ſoyez expoſé à aucun danger, les cruels preſſentimens dont je ſuis agitée, me font tout craindre pour vous. Dom Pedre qui ne l'avoit jamais trouvé ſi belle, l'embraſſa pluſieurs fois, & ſortit du palais dans le deſſein de ne revenir que le jour ſuivant.

A peine fut-il parti que le cruel Dom Alvare ſe prépara à

mettre à exécution ce qu'il avoit résolu. Il crut qu'il étoit important pour lui d'employer encore d'autres mains que la sienne, & choisit pour complices de son attentat Diego Lopez Pacheo, & Pedro Cuillo, monstres trop semblables à lui, de la cruauté desquels il s'étoit assuré par les présens qu'il leur avoit fait.

Ils attendirent l'entrée de la nuit, & l'aimable Agnès étoit dans les premiers instans d'un sommeil qui devoit être le dernier de sa vie, lorsque ces assassins approcherent de son lit. Rien ne résista à Dom Alvare. Les noires furies l'introduisirent chez Agnès; elle s'éveilla, & ouvrant

ſes rideaux, elle vit à la clarté de la lumiere qui étoit dans ſon appartement, le poignard dont étoit armé Dom Alvare. Comme il n'avoit point le viſage couvert, elle le reconnut aiſément, & s'oubliant elle-même dans ce moment affreux, pour ne ſonger qu'au Prince, juſte Ciel, dit-elle en levant ſes beaux yeux, ſi c'eſt Conſtance que vous voulez venger, contentez-vous de mon ſang, & épargnez celui de Dom Pedre. Le cruel Alvare qui l'entendit, ne lui donna pas le tems d'en dire davantage, & voyant qu'il n'avoit pu toucher le cœur d'Agnès par les témoignages de ſon amour, il lui enfonça ſon

poignard dans le ſein. Ses complices lui donnerent auſſi pluſieurs coups, & mirent fin à une vie auſſi malheureuſe qu'innocente.

Quel triſte ſpectacle pour ceux qui approcherent de ſon lit le jour ſuivant! & quelle affreuſe nouvelle pour le malheureux Prince de Portugal. Dès qu'il l'eut appriſe, il retourna à Coimbre, il penſa expirer ſur le champ. Après avoir embraſſé mille fois le corps ſanglant d'Agnès, & dit tout ce qu'un juſte déſeſpoir put lui inſpirer, il courut au Palais comme un inſenſé; il demandoit à grands cris les meurtriers d'Agnès, en proférant des mots mal articulés & ſans ſuite.

Enfin il vit le Roi, & ſans garder aucun reſpect, il donna un libre cours à ſon reſſentiment: après avoir fait éclater ſa fureur & ſa rage accablé de douleur, il tomba dans un évanouiſſement qui dura tout le jour; on l'emporta dans ſon appartement, & le Roi croyant que ce malheur le guériroit, ne ſe repentit point de ce qu'il avoit permis.

Dom Alvare & les deux autres aſſaſſins quitterent Coimbre. Leur abſence prouva qu'ils étoient coupables du crime qui faiſoit le malheur de Dom Pedre. Ce Prince jura à l'ame de l'aimable Agnès une prompte vengeance, réſolu de pourſuivre ſes infames meurtriers, juſques dans les lieux

les plus reculés. Il aſſembla un nombre conſidérable de troupes capable de réſiſter même au Roi de Portugal s'il prenoit encore le parti de Dom Alvare; il ravagea avec elles tout le pays juſqu'à l'Aduer, & fit la guerre juſqu'à la mort du Roi, mêlant continuellement ſes larmes avec le ſang qu'il verſa pour venger ſa chere Agnès.

Telle fut la fin déplorable de l'amour infortuné de Dom Pedre de Portugal & d'Agnès de Caſtro. Ce Prince garda fidélement dans ſon cœur le ſouvenir de cette Princeſſe infortunée juſques ſur le trône où il monta par le droit de ſa naiſſance après la mort du Roi.

FIN.

ERRATA.

P*Age 97. ligne pénultieme*, qu'elle avoit été élue, *lisez* qu'elle *en* avoit été élue.

Pag. 98. ligne 15. & son mari, *lisez* mais son mari.

Pag. 101. lign. pénult. Il examina, *lisez* il examinoit.

Pag. 118. lign. 2. je ferai toute, *lisez* je ferai désormais &c.

Pag. 136. lign. 7. elle vouloit, *lisez* elle desiroit.

Pag. 154. lign. 7. par toutes, *lisez* pour toutes.

Pag. 232. lign. 4. contrefaite, *lisez* supposée.





